

junior

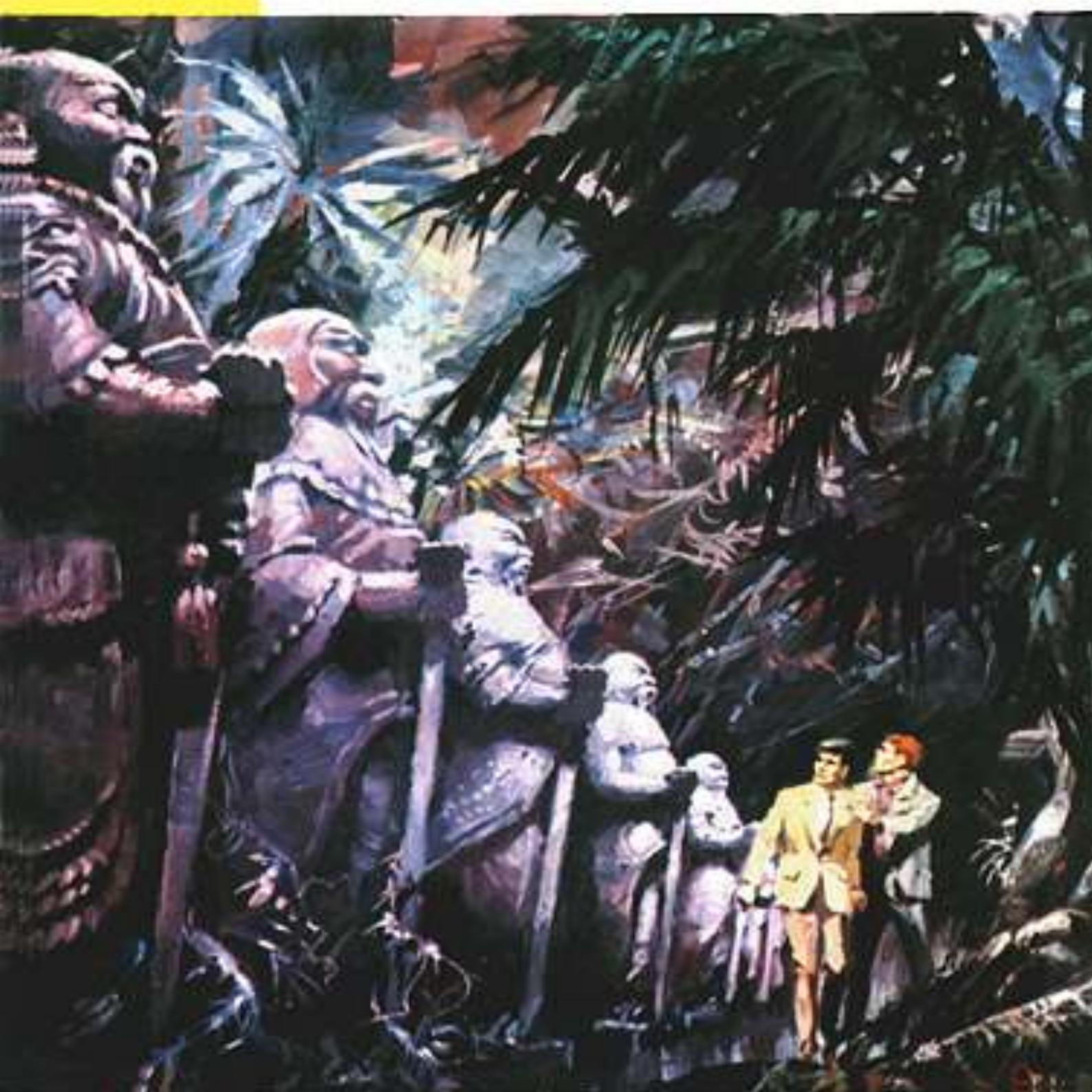


marabout

Henri Vernes

BOB MORANE

Les jardins de l'Ombre Jaune



HENRI VERNES

BOB MORANE

LES JARDINS DE L'OMBRE JAUNE



MARABOUT

1

La maison datait du temps où le quartier de Pacific Street, à San Francisco, portait encore le nom de Barbary Coast – Côte de Barbarie – sans doute à cause de la pègre « barbare » qui y avait établi ses quartiers, édifié ses maisons de jeu et fait retentir ses rues de l'écho de ses beuveries et de ses sauvages règlements de comptes. Depuis que ces aventuriers de mauvais aloi avaient été chassés par les *vigilantes* et, les tripots et les saloons détruits par le feu, l'endroit avait pris un aspect plus paisible. Des immeubles de rapport étaient venus remplacer les vieilles bicoques de bois où le grand incendie de 1906 avait d'ailleurs trouvé alimenter à la mesure de son appétit. La maison qui nous occupe était donc un des derniers vestiges de l'époque héroïque – une pièce de musée en quelque sorte. Bâtie en bois et en métal, elle élevait au centre d'un étroit jardin palissade ses trois étages aux encorbellements en surplomb soutenus par de minces colonnes de fonte.

Telle quelle, cette bâisse faisait depuis longtemps partie du décor, et les habitants du quartier ne s'étonnaient plus de sa présence un peu incongrue parmi les immeubles modernes. À qui appartenait-elle ? À un lointain négociant de Hongkong qui, jadis, y avait installé une entreprise d'import-export aujourd'hui en veilleuse, ce dont personne d'ailleurs ne se souciait. L'existence à San Francisco était trop trépidante pour que l'on se préoccupât de la santé d'un commerce obscur s'il en fut.

Peut-être en eût-il été tout autrement si, ce soir-là, les rares passants avaient pu se rendre compte de ce qui se passait derrière les volets tirés, au troisième étage de la vétuste construction.

Dans une vaste salle privée de tout ameublement, une douzaine d'hommes se trouvaient assis autour d'une étrange machine. C'étaient des individus sans âge et tous maigres de la maigreur ascétique des yogis indiens. Leur peau foncée, presque

noire, accentuait encore l'éclat de leurs yeux clairs et fixes. À leurs tempes étaient fixées des électrodes, que des fils gainés de noir reliaient à la machine, une demi-sphère de deux mètres de diamètre environ, faite de matière plastique et d'où sourdait une lumière verdâtre s'irradiant à travers toute la pièce. Cette matière plastique, transparente, laissait apercevoir une masse gélatineuse, aux circonvolutions rappelant celles d'un gigantesque cerveau. Sur le pourtour de la demi-sphère était fixé un bourrelet métallique opaque, garni de tubulures où venaient se connecter les fils des électrodes.

Sur le mur faisant face aux hommes, un grand écran, rappelant celui d'un appareil de télévision, mais plus plat, était suspendu, éclairé sur l'image d'une jeune fille étendue sur un lit d'hôpital. Il s'agissait d'une Chinoise d'une vingtaine d'années, qui paraissait dormir. Les yeux des douze yogis fixaient l'écran avec entêtement, tout à fait comme s'ils avaient voulu imposer leur commune volonté à la jeune fille endormie.

À intervalles réguliers, une voix sourde et douce, chargée de menaces cependant, murmurait, venue on ne savait d'où :

— Dormez, Miss Lu... Dormez...

À quelques blocs de maisons de là, quatre hommes venaient justement de pénétrer dans la chambre de cette Miss Lu, au troisième étage de la clinique du professeur Sterne, neuro-psychologue de grand renom. Un de ces hommes était le professeur Sterne lui-même, le second Herbert Gains, haute personnalité des Services secrets américains. Quant aux troisième et quatrième, ils n'étaient autre que Bob Morane et son gigantesque ami écossais Bill Ballantine.

Rapidement, le professeur Sterne avait ausculté la patiente. Au bout d'un moment, il se redressa en secouant la tête et en déclarant :

— Rien à faire... Elle se trouve toujours dans le même état... J'ai pourtant essayé tous les procédés hypnotiques dont nous disposons, y compris l'hypnose chimique... Tout a échoué, même le sérum de vérité... Il faut réellement que la volonté à laquelle elle se trouve soumise dépasse en puissance tous les moyens mis en œuvre...

— Que pensez-vous que nous puissions faire, professeur ? interrogea Herbert Gains.

Sterne haussa les épaules avec découragement.

— Nous ne pouvons rien, du moins pour le moment... si ce n'est attendre que la volonté surhumaine qui s'appesantit sur Miss Lu relâche son emprise...

Une extrême lassitude empoigna Bob Morane, Bill Ballantine et Herbert Gains. Après bien des aventures, ils avaient réussi à arracher Miss Lucy Lu des griffes de Monsieur Ming, également connu sous le sobriquet de l'Ombre Jaune, Mongol à l'intelligence et à la science prodigieuses, maître d'une organisation secrète, le Shin Than – ancien nom de la Chine – dont l'action terroriste visait à ruiner la civilisation moderne. Pour l'instant, Ming venait de déclencher une grande offensive contre le continent nord-américain. On ne l'ignorait pas, mais on ne connaissait rien cependant de ses plans, dont il aurait fallu être informé afin de pouvoir les contrer efficacement. Bob Morane et Bill Ballantine avaient bien réussi à pénétrer dans le repaire de l'Ombre Jaune, situé sous Chinatown, dans la vieille cité souterraine de Kowa. Mais ils avaient dû fuir pour sauver leur vie, sans rien découvrir des secrets du terrible Mongol, ou du moins si peu de chose qu'il était inutile d'en parler. Par la suite, en dépit de toutes les recherches, de tous les sondages, les issues par lesquelles ils avaient pénétré dans Kowa et en étaient ressortis, ne purent être retrouvées, tout à fait comme si elles n'avaient jamais existé. Restait Miss Lucy Lu. Elle connaissait les plans du Mongol, qui avait tenté de la supprimer. Morane et Bill Ballantine avaient réussi à la sauver mais, aussitôt, avant même d'avoir pu parler, elle était tombée dans un profond état d'hypnose dont il avait été jusqu'ici impossible de la tirer¹.

Sur les traits énergiques de Morane, creusés par la fatigue des jours précédents et des nuits sans sommeil, une vive contrariété se peignit.

— Décidément, nous n'en sortirons jamais, maugréa-t-il. Voilà une semaine à présent que Miss Lu se trouve dans cet état,

¹ Voir le précédent volume des aventures de Bob Morane : « *La Cité de l'Ombre Jaune* ».

et nous ne voyons pas quand elle en sortira... Décidément, Ming se jouera toujours de nous...

— Nos agents continuent à écumer la ville chinoise, répondit Gains. Peut-être l'un d'eux parviendra-t-il à découvrir un indice, comme cela vous est arrivé, à Bill et à vous, voilà quelques jours...

— Pour ce que cela nous a servi, maugréa Ballantine. On a failli se faire démolir à coups de grenades, un point c'est tout...

— Vous avez quand même réussi à pénétrer dans la Cité de l'Ombre Jaune, fit remarquer Gains.

Bob Morane eut un grognement de mauvaise humeur.

— Bien sûr, bien sûr, nous avons pénétré dans Kowa, mais pour fuir comme si nous avions tous les diables de l'enfer à nos trousses, et après avoir frôlé dix fois la mort. Et le résultat de tout cela ? Aucun... Quand on a perquisitionné chez Son, l'épicier de Chinatown, on n'a pas retrouvé trace du passage par lequel nous avions pénétré dans Kowa. Pas traces non plus de la grille de bronze que nous avions dû franchir pour nous échapper ; à sa place, un éboulis de moellons qui semblait dater de pas mal d'années et que, selon toute apparence, il aurait fallu des mois pour déblayer. À croire que, dans les deux cas, nous avions rêvé. C'est tout juste si vous n'avez pas cru que nous avions inventé de toutes pièces notre incursion dans Kowa pour nous faire valoir...

— Vous savez bien, Bob, qu'une telle idée ne m'a jamais effleuré, protesta Gains. Nous savons de quelles diableries l'Ombre Jaune est capable et...

Mais Morane, continuant sur son idée, interrompit l'agent secret.

— Pour ce qui est de Miss Lu, nous réussissons à la soustraire aux démoniaques petits robots que Ming avait lancés à ses trousses mais, au moment où elle se trouve en sécurité et va se mettre à parler, plus rien. Motus et bouche cousue...

— Tôt ou tard, elle reprendra conscience, dit Herbert Gains. Que diable, Ming ne peut pas la tenir indéfiniment dans cet état d'hypnose. Elle finira bien par se réveiller et par pouvoir enfin nous raconter ce qu'elle sait...

Pendant que l'agent secret parlait, Bob Morane regardait Miss Lu. Elle était si pâle qu'on eût dit une morte. Seuls, les bouts de ses doigts tranchaient sur cette pâleur, car il y restait des traces de l'encre grasse dont, au Bureau Fédéral, on s'était servi pour prendre des empreintes digitales avant que l'ambulance ne la transportât à la clinique.

— À moins qu'elle ne demeure définitivement amnésique, dit Bob, ou que l'Ombre Jaune ayant mis ses plans à exécution, il soit trop tard pour que nous puissions prévenir son attaque...

Bill Ballantine intervint en étouffant un bâillement.

— Toutes ces discussions ne nous avancent à rien, grogna-t-il. Nous tombons de sommeil et un peu de repos nous fera du bien. Demain, nous, y verrons peut-être plus clair... si Monsieur Ming nous prête vie...

Cette sage décision devait recueillir l'approbation de Morane et de Gains. Après un dernier regard en direction de la jeune Chinoise, qui demeurait comme inconsciente, les trois hommes prirent congé du professeur Sterne et quittèrent la clinique. Ils ne se doutaient pas qu'à quelques pas de là, dans la vieille maison de la Côte de Barbarie, continuait à se tisser la toile d'araignée dans laquelle s'engloutait la conscience de Lucy Lu.

*

Ce fut la même nuit cependant, un peu avant le jour, que devaient s'enchaîner les faits propres à déclencher de nouveaux rebondissements de l'affaire.

Vers l'aube, des noctambules attardés – et sans doute légèrement éméchés – furent étonnés d'apercevoir, à travers les épais rideaux du troisième étage de la vieille maison du quartier de Pacific Street, une grande fulgurance verte, suivie d'une sourde explosion. Les fenêtres furent soufflées et le toit en partie éventré.

Au même moment, dans sa chambre de la clinique du professeur Sterne, Miss Lucy Lu sursautait violemment, comme arrachée à son sommeil par un événement extérieur. Elle se dressa sur son séant, regarda autour d'elle, les yeux écarquillés, dans la chambre éclairée seulement par une veilleuse, comme si

elle redoutait quelque horrible présence. Ensuite, elle se laissa retomber en arrière, le visage soudain détendu. Elle poussa un soupir de soulagement et plongea dans un sommeil paisible.

Vers neuf heures du matin, Bob Morane fut réveillé par un coup de téléphone d'Herbert Gains. L'agent secret paraissait en proie à une vive excitation, et ce fut sans le moindre préambule qu'il déclara :

— Bonne nouvelle, Bob... Miss Lu a repris conscience...

— Conscience ? s'étonna Morane. Comment cela se pourrait-il ?... Quand nous l'avons quittée, hier soir, elle était encore hypnotisée, et son état paraissait désespéré... Les efforts du professeur Sterne auraient-ils abouti ?

— Ce n'est pas cela, expliqua Gains. Ce matin, quand l'infirmière pénétra dans la chambre de Miss Lu, celle-ci reposait paisiblement. Elle la réveilla pour lui faire une piqûre tranquillisante, comme de coutume, et elle la trouva parfaitement lucide. Aussitôt, le professeur Sterne fut appelé et il lui fallut constater ce fait : la puissance mystérieuse qui, depuis plusieurs jours, annihilait la conscience de sa malade avait cessé de faire sentir ses effets.

Une soudaine fébrilité s'empara de Morane.

— Qu'attendons-nous ? lança-t-il dans le micro du combiné. Nous devrions déjà être au chevet de Miss Lu, pour savoir si elle se souvient...

— Telle a été ma première réaction, répondit Herbert Gains, mais le professeur Sterne est formel : Miss Lu a reçu un grand choc et elle a besoin de repos. On lui a administré de nouvelles piqûres calmantes et elle dort. Nous ne pourrons l'interroger avant demain matin...

— Toute une journée, toute une nuit à attendre, fit Morane. Il peut s'en passer des choses sur ce temps... On peut compter que l'Ombre Jaune ne chômera pas...

— Vous savez bien, Bob, que la chambre de Miss Lu est gardée jour et nuit par six agents fédéraux triés sur le volet, trois demeurant sans cesse devant sa porte, trois autres sous ses fenêtres. Et aucune crainte de distraction ou de défaillance : l'équipe est changée toutes les six heures...

— Je sais, dit Morane, je sais... Pourtant, je connais trop bien Monsieur Ming pour être tout à fait tranquille...

— Il n'arrivera rien, assura Gains avant de raccrocher. Profitez de cette journée pour vous reposer, et demain nous connaîtrons les secrets de l'Ombre Jaune...

Une demi-heure plus tard, Bob Morane et Bill Ballantine prenaient de conserve leur petit déjeuner dans la chambre du Français, en devisant des derniers événements. Distrairement, Bill prit le numéro du *Chronicle* posé sur le plateau et le feuilleta. En troisième page, il tomba sur un titre qui retint son attention, il parcourut rapidement l'article qui suivait et, quand il eut terminé, il tendit le journal à Morane.

— Lisez cela, commandant...

Rapidement, Bob déchiffra le titre indiqué par son ami.

MYSTÉRIEUSE EXPLOSION PRÈS DE PACIFIC STREET

Bob haussa les épaules.

— Une explosion ! Mystérieuse ou non, que veux-tu que cela me fasse ?... Quelqu'un aura laissé le gaz ouvert... Nous avons bien d'autres chats à fouetter pour le moment...

— Si vous lisiez la suite, commandant ? insista l'Écossais.

En maugréant, Morane lut :

Cette nuit, peu avant l'aube, un accident étrange bouleversa la quiétude du quartier de Pacific Street. Des passants attardés furent surpris d'apercevoir, derrière les fenêtres du troisième étage d'une vieille maison datant de l'époque de la Côte de Barbarie, une intense fulguration verte, suivie aussitôt d'une explosion qui fit voler les fenêtres en éclats et emporta une partie de la toiture.

Les pompiers, aussitôt alertés, réussirent à maîtriser rapidement un début d'incendie, dû sans doute à un court-circuit. Parmi les décombres, ils découvrirent les corps de douze hommes, ainsi que les débris d'une machine qui, ayant éclaté, laissait s'échapper une matière gélatineuse. Ni cette machine, ni cette mystérieuse substance n'ont pu être identifiées. Quant aux hommes, il s'agissait selon toute

évidence d'Hindous. Aucun d'entre eux ne portait de papiers d'identité.

On ne sait jusqu'ici que penser de cette mystérieuse affaire ? S'agit-il d'inventeurs ayant expérimenté une nouvelle machine qui, mal mise au point, aura explosé ? Mais pourquoi, dans ce cas, s'agissait-il uniquement d'Hindous ?... L'enquête suit son cours...

En cours de lecture, une expression d'intense intérêt s'était marquée sur les traits de Morane. Quand il eut terminé, il laissa retomber le journal et lança un regard en direction de Bill Ballantine.

— Vous pensez comme moi, commandant ? interrogea le colosse.

— Oui, Bill... La clinique du professeur Sterne se trouve à peu de distance de Pacific Street...

— Et les douze hommes tués par l'explosion étaient des Hindous, donc des Asiatiques, compléta Bill. Croyez-vous qu'ils puissent y avoir du Monsieur Ming là-dessous ?

— Je le crois d'autant plus que Miss Lu semble avoir repris conscience tout de suite après cette mystérieuse explosion... De toute façon, cela vaut la peine de chercher à obtenir de plus amples renseignements... Je vais appeler Gains...

Quelques minutes plus tard, Bob était en communication avec le chef du Service secret, auquel il lut rapidement l'article du *Chronicle*, qu'il fit suivre des remarques que Bill et lui-même avaient formulées.

Lorsque Morane eut terminé de parler, Gains demeura pendant quelques instants silencieux, comme s'il ruminait ce qui venait de lui être dit. Finalement, il approuva :

— Tout cela tient debout, Bob... Je vais me renseigner sur cette étrange explosion et voir si, réellement, elle possède quelque corrélation avec l'affaire qui nous occupe... Désirez-vous obtenir certains renseignements précis ?

— Oui... Je désirerais savoir qui étaient exactement les douze victimes, et comment elles sont mortes. J'aimerais également

connaître la composition de cette matière gélatineuse dont il est parlé dans l'article...

— Sans doute avez-vous votre idée...

— J'ai mon idée, en effet, mais je préfère attendre, pour la formuler, d'avoir obtenu les renseignements que je viens de vous demander...

Quand Bob Morane raccrocha, il avait le front soucieux, et ce fut en pensant à tout autre chose qu'il termina son petit déjeuner. Depuis longtemps, les méthodes de Monsieur Ming avaient fini de l'étonner, mais non de l'épouvanter...

2

À peu près au moment où se déroulait la conversation téléphonique qui précède, entre Bob Morane et Herbert Gains, l'agent spécial Brownson sortait de chez lui pour aller acheter son journal au *drugstore* du coin. Il se sentait plein d'euphorie, car il avait toute une journée libre devant lui. Ce n'était qu'à minuit, en effet, qu'en compagnie de cinq autres agents, il devait prendre son service à la clinique du professeur Sterne. Il lui restait donc de nombreuses heures pour s'adonner aux douces joies du farniente...

Tout à la conscience de son bonheur d'homme libre, Brownson ne s'occupait guère de ce qui se passait autour de lui. S'il en avait été autrement, il eût peut-être surpris ce Chinois vêtu de noir qui, s'approchant de lui par-derrière, porta soudain à sa bouche un petit tube, guère plus grand ni plus épais qu'un crayon, et dans lequel il souffla sèchement.

Brownson sursauta légèrement quand il sentit la minuscule flèche de la sarbacane le piquer au bras. Il eut à peine le temps de s'étonner que, déjà, tout virait au noir autour de lui, et il s'affala sur le trottoir, privé de connaissance.

Sans même laisser aux passants le temps de s'attrouper, une ambulance, sirène hurlante, déboucha de derrière le coin, vira sur les chapeaux de roues et vint s'arrêter à hauteur du corps inanimé de Brownson. Deux policiers en uniforme en descendirent et, écartant les quelques curieux, se penchèrent sur l'agent spécial.

— M'a l'air mal en point, dit un des policiers.

— Oui, approuva l'autre. Crise cardiaque sans doute... Il faut l'emmener au plus vite...

Comme si chacun de leurs gestes avait été minutieusement préparé – et il l'était – deux infirmiers jaillirent de l'ambulance avec une civière sur laquelle Brownson fut allongé. Deux minutes, montre en main, s'étaient à peine écoulées depuis la

chute de l'agent spécial que l'ambulance repartait, laissant les passants ébahis au bord du trottoir. Elle fonça sur une distance d'un kilomètre environ puis, arrêtant ses sirènes afin de ne pas attirer davantage l'attention, elle tourna à droite et fila en direction du quartier chinois. Elle se faufila dans Columbus Avenue, vira à droite, puis à gauche, s'engagea dans un labyrinthe de ruelles se coupant à angle droit, pour finir par se fourvoyer dans une impasse au fond de laquelle une porte de garage était ouverte à deux battants. Elle s'y engouffra et, aussitôt, la porte se referma derrière elle...

Quand l'agent spécial Brownson reprit ses sens, il était étendu sur le sol d'une étroite cellule, en compagnie de cinq autres hommes, dans lesquels il reconnut aussitôt les agents Gray, Finlayson, Jesup, Caine et Aaron avec qui, logiquement, il devait prendre son service le soir même, à la clinique du professeur Sterne.

— Ah ça ! que faites-vous ici ? s'étonna Brownson en se secouant pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

— Nous avons été enlevés, répondit Finlayson.

— Tout comme moi... Si je me souviens bien, j'allais acheter un journal quand j'ai ressenti une petite douleur au bras... Ensuite, plus rien... Le cirage le plus total...

Entre les cinq hommes, il y eut un long silence, que l'agent Caine rompit.

— Bon, nous avons été enlevés, dit-il. Mais pourquoi, et par qui ?

— Impossible de répondre à ces questions pour l'instant, fit Brownson. Une seule chose est évidente : on veut nous empêcher de prendre notre garde ce soir, à la clinique du professeur Sterne...

— Ridicule ! fit Finlayson en haussant les épaules. On sait bien que, si nous ne prenons pas la relève, d'autres viendront à notre place...

— C'est juste, reconnut Brownson. Alors, que déduire ?

— Tout simplement, dit à son tour l'agent Aaron, que la petite Chinoise gardée à la clinique est un personnage important...

— C'est sûr, approuva Jesup. Si vous voulez mon avis, elle doit valoir son poids de diamant pour quelqu'un... Mais pour qui ?... Là est la question...

Pendant qu'Aaron parlait, Brownson inspectait leur étroite prison.

— Il faudrait essayer de sortir d'ici, dit-il.

Mais les murs étaient solides et même un troupeau d'éléphants, en admettant qu'il ait pu tenir dans cette cellule, ne serait pas parvenu à les ébranler. Quant à la porte, elle eût sans doute fait le désespoir d'un perceur de coffres-forts.

— Rien à faire de ce côté, dit Caine.

— On finira bien par venir, intervint Gray. On attaquera ceux qui ouvriront cette porte, puis nous sortirons en force... Nous avons nos revolvers et...

— Cela m'étonnerait si l'on n'avait pas pris la précaution de nous en dépouiller, coupa Brownson.

Ils se tâtèrent tous ensemble, pour se rendre compte qu'effectivement on leur avait subtilisé leurs armes.

— Décidément, on n'a voulu nous laisser aucune chance, constata Finlayson.

L'agent Aaron haussa les épaules avec indifférence.

— Il n'y a qu'à attendre les événements, conclut-il.

Ils ne durent pas attendre bien longtemps. Au bout d'un quart d'heure peut-être, la porte s'ouvrit pour livrer passage à quatre gigantesques Chinois aux torses athlétiques moulés dans des chandails aussi noirs que leurs pantalons. Ils dévisagèrent les prisonniers, puis l'un d'eux désigna Brownson, en disant simplement :

— Vous !...

Brownson comprit qu'il était inutile de tenter de discuter avec ces quatre montagnes de chair, qui en outre portaient d'énormes pistolets sur la hanche. Il sortit du cachot et, aussitôt, la porte fut refermée derrière lui. Il fut alors poussé à travers des couloirs voûtés, dont les parois étaient faites d'une étrange matière brillante, comme vitrifiée, et qui paraissait fort dure.

Finalement, Brownson fut introduit dans une vaste salle aux murs clairs et qu'encombraient des instruments étranges, à la destination inconnue. Plusieurs hommes, tous des Asiatiques,

s'y tenaient. Tous portaient des blouses blanches, comme des médecins, à l'exception d'un seul, vêtu lui d'un habit strict de clergymen. C'était un Mongol de haute stature, au crâne complètement rasé et à la peau olivâtre. Mais ce qui frappait surtout, c'étaient ses yeux. Des yeux couleur d'ambre, dont un seul regard vous glaçait.

Cet homme, Brownson l'ignorait, n'était autre que l'Ombre Jaune.

*

Dans la chambre de Bob Morane, le timbre du téléphone grésilla une fois de plus. Bob décrocha : c'était Herbert Gains.

— J'ai obtenu des détails sur l'explosion de Pacific Street, commença l'agent secret. Il faut reconnaître que c'est plutôt inattendu...

— Qu'avez-vous appris exactement ? interrogea le Français avec impatience.

— Tout d'abord, les douze hommes trouvés morts au troisième étage de la vieille maison étaient bien des Hindous, malgré que l'on n'ait découvert la moindre pièce d'identité sur eux. Tous étaient très maigres, avec des boîtes crâniennes anormalement développées, ce qui semble témoigner de facultés mentales exceptionnelles...

— Sans doute des fakirs, ou des yogis, glissa Morane.

— C'est ce que les anthropologistes consultés pensent également, approuva Gains. Pourtant, ils sont morts d'une façon étrange, les yeux et le cerveau brûlés. Leurs autres blessures, dont aucune n'a pu provoquer la mort, étaient relativement bénignes et dues sans doute à l'explosion...

— Les yeux et le cerveau brûlés ? fit Bob. Tous les douze ?

— Tous les douze... En outre, ils portent de larges trous de chaque côté de la tête, comme si l'on avait enfoncé des fers rouges à travers la boîte crânienne. L'un d'eux avait d'ailleurs encore des électrodes fixées aux tempes, des électrodes qui, pense-t-on, étaient reliées à la machine...

— Et cette machine elle-même, interrogea Morane, a-t-on pu découvrir à quoi elle servait ?

— Jusqu'ici, on n'a pu rien établir... Quant à la matière qu'elle contenait, elle ressemble à de la cervelle dont elle possède d'ailleurs à peu près la composition chimique...

— C'est tout ? interrogea encore Bob.

— Je crois... sinon que, d'après les renseignements obtenus, la maison appartiendrait à un négociant de Hongkong...

— De Hongkong, comme par hasard, fit Morane en se parlant à lui-même.

— On dirait que vous avez votre idée sur tout cela, risqua Herbert Gains.

— Peut-être, peut-être... Mais ce serait trop long à expliquer au téléphone, et puis je dois mettre en place tous les éléments... Venez ici au plus vite... Je vous expliquerai...

Morane raccrocha et demeura songeur. Bill Ballantine, qui assistait à l'entretien mais n'avait pu saisir que les paroles prononcées par son ami, rompit le fil de ses pensées, en demandant :

— Que se passe-t-il, commandant ? Bob eut un léger sursaut.

— Ce qui se passe, Bill ?... Rien de bon... Rien de bon... Rapidement, le Français répéta à son compagnon ce que lui avait dit Gains. Une intense stupéfaction se peignit sur le large visage rougeaud de Bill.

— Des yogis aux yeux et au cerveau brûlés ? fit-il. Une machine qui contient une matière semblable à de la cervelle ?... Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Que nous avons une fois de plus affaire à l'Ombre Jaune, fut la réponse de Morane.

Bill Ballantine considéra son ami d'un air soupçonneux.

— Ou je me trompe fort, fit-il, ou vous avez votre idée là-dessus...

— En effet, Bill... Tout d'abord, considérons deux choses. La première, c'est que la maison sinistrée appartient à un négociant de Hongkong ; la seconde, c'est qu'elle se trouve à une distance relativement proche de la clinique du professeur Sterne. À un bout, nous avons donc Hongkong, c'est-à-dire l'Asie, c'est-à-dire l'Ombre Jaune ; à l'autre bout, la clinique du professeur Sterne, c'est-à-dire Miss Lu.

» Commençons par ne pas oublier que le professeur a affirmé, quand il a examiné Miss Lu pour la première fois, qu'une réunion de volontés canalisées dans une même direction parviendrait peut-être à ce résultat d'hypnose à distance. Voilà donc ce que je déduis des renseignements fournis par Gains. La mystérieuse machine contenait une sorte de cerveau artificiel imaginé par Ming, et les douze yogis y concentraient, par l'intermédiaire des électrodes fixées à leurs tempes, leur fluide mental qui était ensuite, par un procédé qui m'est inconnu, dirigé vers Miss Lu. Malheureusement, quelque chose s'est détraqué dans la machine et il y a eu une sorte de choc en retour, ou de court-circuit, qui a foudroyé les yogis et fait exploser le cerveau artificiel... Presque en même temps, la conscience de Miss Lu était libérée...

— Cela peut paraître assez fantastique, remarqua Ballantine en hochant la tête, mais guère invraisemblable cependant. Le génie de l'Ombre Jaune est capable d'accomplir des prodiges... Je me demande ce que Gains en pensera...

— Il ne pourra que se rallier à ma théorie, faute sans doute de pouvoir m'en proposer une autre...

Le gros rire de Bill Ballantine éclata.

— Ainsi, constata-t-il, le hasard nous a fait gagner une manche contre notre ennemi...

— Une manche seulement, mais non la partie, dit Bob en faisant la grimace. J'aimerais être demain matin pour entendre ce que Miss Lu a à nous dire... si elle a encore quelque chose à nous dire...

Sans doute Morane eût-il été plus inquiet encore s'il avait pu deviner ce qui, à ce moment précis – ou presque – se passait dans les profondeurs de Kowa, la cité secrète sous Chinatown.

3

Pendant de longues secondes, l'Ombre Jaune avait considéré avec intérêt l'agent, que l'on venait d'introduire dans cette salle aux murs clairs, encombrée d'un mystérieux appareillage, puis il s'était incliné légèrement, avec sur les lèvres un sourire énigmatique que l'on eût pu comparer à celui de l'effigie de Bouddha dans les temples.

— Soyez le bienvenu, monsieur Brownson, dit l'Ombre Jaune de sa voix paisible.

Malgré ces paroles amènes, malgré la douceur de la voix, il y avait une menace latente dissimulée derrière ces paroles.

— Que voulez-vous de moi ? interrogea Brownson. Il vous en coûtera de traiter ainsi un agent des Services de contre-espionnage des États-Unis...

Un léger sourire se dessina sur la face camuse de Monsieur Ming. Un léger et terrible sourire.

— C'est justement le fait que vous soyez un agent des Services de contre-espionnage qui fait votre malheur monsieur Brownson, assura le Mongol. J'ai justement besoin, pour réaliser mes plans, d'un agent des Services secrets... de plusieurs agents des Services secrets...

— Que voulez-vous de moi ? répéta Brownson.

Cette fois, l'Ombre Jaune haussa les épaules comme s'il voulait mettre fin à la conversation.

— Que vous importe ! dit-il. Je n'ai pas l'habitude de rendre compte de quoi que ce soit à qui que ce soit.

Il eut un geste, dans lequel Brownson crut voir un commandement s'adressant aux hommes en blouses blanches qui l'entouraient. Il voulut se défendre, mais il était trop tard. Un des hommes s'était glissé derrière lui, et il sentit une piqûre à la hauteur des lombes ; en même temps, on lui injectait rapidement un liquide glacé. Il tenta de se débattre, mais en vain. Une sorte de paralysie l'envahissait, lui figeait les

membres, la rendait incapable de tout mouvement. Puis, comme peu de temps auparavant dans la rue, il s'écroula, avec cette différence cependant qu'il gardait toute conscience, qu'il voyait ce qui se passait autour de lui, entendait les bruits mais sans pouvoir bouger même le petit doigt.

Monsieur Ming considéra longuement l'agent secret immobile et il sourit à nouveau, en disant :

— Je regrette vraiment, monsieur Brownson, d'avoir dû employer, une méthode aussi expéditive pour vous réduire à l'impuissance, mais je suppose que vous ne vous seriez pas prêté de bonne grâce à ma volonté...

Ces paroles, Brownson pouvait les entendre mais sans parvenir à réagir, son cerveau ne commandant plus à son corps.

L'Ombre Jaune s'était tourné vers ses assistants, pour lancer cet ordre bref :

— Faites entrer le second patient...

Un homme fut introduit dans la salle. C'était un Chinois sans âge, au visage blafard, au regard mort et qui se tint debout devant l'Ombre Jaune, un peu penché en avant, les bras ballants, comme si seul le mauvais costume qui le vêtait l'empêchait de tomber. Les prunelles couleur d'ambre de Monsieur Ming cherchèrent celles presque éteintes du nouveau venu, comme pour lui imposer sa volonté.

— Vous allez m'obéir en tous points, fit-il de sa voix posée, douce et redoutable.

Le Chinois hocha la tête doucement, et ses lèvres remuèrent à peine quand il murmura :

— Oui, maître...

L'Ombre Jaune se tourna à nouveau vers Brownson, toujours immobilisé par l'effet de la drogue, et il expliqua :

— L'homme que vous voyez là était mort il y a peu de temps. Il faisait partie de la prodigieuse réserve de corps humains que mes ancêtres avaient entreposés au cours des siècles dans les glaces des pôles². Comme à beaucoup d'autres qui me font, ou me feront, une armée innombrable de fidèles, je lui ai rendu la vie. Il va à présent me servir en devenant vous, par la vertu de

² Voir « *Les Guerriers de l'Ombre Jaune* ».

ma science. Je lui donnerai même une partie de votre mémoire et il en sera de même pour vos cinq compagnons qui sont en mon pouvoir. Ainsi, ayant pris votre aspect physique, ayant hérité de votre intelligence, mes créatures pourront prendre votre place et agir dans le sens que je leur indiquerai. Oh ! rassurez-vous, monsieur Brownson, ni vous ni vos compagnons ne mourrez. Vous serez mis tout simplement en état de léthargie, jusqu'au moment où, peut-être, j'aurai besoin de vous...

Rapidement l'Ombre Jaune jeta un ordre à ses collaborateurs.

— Opérez... Le temps presse à présent...

Tandis que deux des hommes dépouillaient Brownson de ses vêtements, deux autres préparaient un étrange appareil. Cela ressemblait à deux grandes boîtes à violons accouplées. Des boîtes à violons de la taille d'un homme et qui, en fait, étaient réellement destinées à contenir chacune un être humain. Les deux couvercles furent soulevés, découvrant l'intérieur des boîtes, intérieur tapissé d'une multitude de petites ventouses montées sur ressorts. Là où la tête devait reposer, on distinguait un cercle d'électrodes destinées sans doute à épouser le pourtour du crâne. Les boîtes étaient reliées par un enchevêtrement compliqué de fils et de relais, et l'ensemble reposait sur une table basse dominée par un grand tableau où l'on distinguait seulement deux longues colonnes de verre un peu semblables à celles de grands thermomètres et une commande unique servant sans doute à mettre l'appareil en marche.

Les deux hommes qui avaient dévêtu Brownson le saisirent par les épaules et les jambes pour le déposer à l'intérieur d'une des boîtes. Aussitôt l'agent secret sentit les petites ventouses céder sous lui, épouser étroitement les contours postérieurs de son corps tandis que les électrodes lui enserraient l'arrière du crâne. Le couvercle fut refermé et, ventouses et électrodes s'appliquèrent de la même façon à la face antérieure de son corps.

Le Chinois aux yeux morts, dévêtu lui aussi, avait été déposé dans la seconde boîte qui, à son tour, avait été refermée. Alors

l’Ombre Jaune, s’approchant du tableau, manœuvra la commande. Il y eut un sourd vrombissement et les deux colonnes de verre s’illuminèrent simultanément, l’une en vert, l’autre en rouge.

Quelques minutes s’écoulèrent sans que rien ne se passât. Puis, insensiblement, la lumière verte dans l’une des colonnes se mit à virer jusqu’à devenir rouge, tandis que la lumière rouge dans l’autre colonne virait au vert. Quelques secondes s’écoulèrent encore puis, soudain, la machine s’arrêta et les deux colonnes de lumière s’éteignirent.

— Ouvrez les boîtes, commanda Monsieur Ming.

Cet ordre fut exécuté : à l’intérieur des deux boîtes, il y avait à présent deux hommes identiquement semblables. D’un côté, le véritable agent Brownson qui, lui, demeurait animé ; de l’autre son double qui venait d’être fabriqué, modelé à son image mais qui, lui, était bien vivant, plus vivant même que ne l’était tout à l’heure le Chinois dont la matière brute avait servi à ce nouveau miracle de la science de l’Ombre Jaune.

*

Lorsque le lendemain, Bob Morane, Bill Ballantine et Herbert Gains pénétrèrent dans la chambre de Miss Lu, ils trouvèrent celle-ci éveillée. La fatigue marquait ses traits, encore un peu figés, et ses prunelles demeuraient exagérément ouvertes. Cependant, elle semblait en état de parler.

— Alors, fit Bob sur un ton enjoué, on est sortie de son long sommeil, Belle au Bois Dormant ?

Elle hochâ la tête, comme si elle ne comprenait pas.

— J’espère, trancha Gains, que rien ne s’opposera plus à présent à ce que vous nous disiez ce que vous savez des plans de l’Ombre Jaune...

À nouveau, elle hochâ la tête, puis elle dit, remuant péniblement les lèvres à ce qu’il semblait :

— Je ne sais de quoi vous voulez parler...

Les trois visiteurs échangèrent de brefs regards. Des regards consternés.

Rapidement, Bob s'approcha du lit et, se penchant vers la jeune fille, il insista, de sa voix la plus persuasive :

— Voyons, sou venez-vous, Miss Lu... Vous nous avez dit que votre père était un haut dignitaire du Shin Than et qu'il connaissait les secrets de l'Ombre Jaune...

Miss Lu passa la main sur son front.

— Le Shin Than, murmura-t-elle, l'Ombre Jaune... Je me souviens... Peut-être...

— Mais oui, insista encore Bob. Vous nous avez dit que Monsieur Ming voulait supprimer votre père justement parce qu'il connaissait ses secrets...

Peu à peu, la jeune Chinoise paraissait sortit d'un long rêve.

— Oui, dit-elle, je me souviens... L'Ombre Jaune... Monsieur Ming... Mais vous vous trompez quant à ses secrets... Personne d'ailleurs ne les connaît...

— Pourtant, vous nous avez affirmé ne rien ignorer de ses plans terroristes...

Nouveau hochement de tête de Miss Lu.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, balbutia-t-elle. Pour l'Ombre Jaune, oui, je me souviens, mais je ne sais cependant rien de ses plans...

— Et la façon de pénétrer dans son repaire, sous Chinatown ? demanda encore Morane. Vous vous en souvenez ?

Elle parut accomplir un intense effort de concentration.

— La façon de pénétrer dans le repaire de L'Ombre Jaune, murmura-t-elle. Peut-être... Un seul nom... Je ne me souviens que d'un seul nom... Il s'agissait d'une scierie désaffectée... La scierie Ma Tieng... Oui, c'est cela, la scierie Ma Tieng...

Miss Lu s'enfouit le visage dans les mains, en disant d'une voix désespérée :

— Je ne sais rien d'autre... Je ne sais rien d'autre...

Le professeur Sterne, qui assistait à l'entretien, s'interposa.

— Il est inutile de la fatiguer davantage aujourd'hui, fit-il. Demain, peut-être, cela ira-t-il mieux...

Morane, Ballantine et Gains échangèrent des coups d'œil désespérés. Ils devinaient, eux, que tout était perdu, que plus jamais Miss Lu ne retrouverait tout à fait la mémoire. Et, soudain, les regards de Morane tombèrent sur les mains de la

jeune fille, que celle-ci tenait toujours pressées contre son visage. Des mains blanches et lisses, aux doigts parfaitement immaculés. Or, lors de leur précédente visite, les doigts de Miss Lu gardaient des traces de l'encre indélébile servant à relever les empreintes digitales.

Doucement, Bob s'approcha du professeur Sterne, pour demander :

— Où est la nurse qui, habituellement, procède à la toilette de Miss Lu ?

Sterne considéra Bob avec curiosité, comme si l'on venait de lui demander de décrocher la lune. Ensuite, refusant sans doute à comprendre, il renseigna le Français.

— Vous trouverez la nurse à la permanence de l'étage. Elle s'appelle Miss Haloway.

Sans demander d'autre explication, Morane quitta la chambre et se dirigea vers la permanence, où il trouva effectivement Miss Haloway. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, au visage doux, mais dont le menton, un peu fort, dénotait cependant une nature réaliste. Aussitôt, Morane l'interrogea.

— Quand, ce matin, vous avez lavé les mains de Miss Lu, s'enquit-il, avez-vous remarqué si ses doigts étaient encore poissés d'encre d'imprimerie ?

Tout d'abord, Miss Haloway parut surprise de cette question, puis elle réfléchit durant quelques secondes.

— Je me souviens, dit-elle finalement. Hier encore, les doigts de Miss Lu portaient des traces de cette encre que les savons ne pouvaient enlever. Je me suis même promis alors de revenir avec de l'acétone, ce que j'ai omis de faire par la suite... Quant à ce matin... Il me semble en effet que les doigts de Miss Lu ne portaient plus aucune trace d'encre...

Bob prit congé de la nurse et regagna la chambre de Miss Lu, se contentant d'en pousser la porte et de prier Gains de venir le rejoindre au-dehors.

— Je voudrais, dit-il à l'agent secret, que vous fassiez prendre les empreintes digitales de Miss Lu...

— On les a prises avant qu'elle ne vienne ici, fit remarquer Gains.

— Justement... J'aimerais qu'on prenne une seconde fois ces empreintes et que l'on envoie immédiatement un courrier au Bureau fédéral afin de comparer les deux groupes...

— Vous avez une idée, Bob ?

Le Français hocha la tête.

— Peut-être, dit-il. Bien sûr, il est possible que je me trompe, mais je ne le crois pas. De toute façon, je n'aurai une certitude que quand les deux groupes d'empreintes auront été comparés...

Il fut fait comme Morane l'avait demandé et, une demi-heure plus tard, comme Bob, Bill Ballantine et Herbert Gains se trouvaient réunis dans le bureau du professeur Sterne, le téléphone sonna. Sterne décrocha et passa presque aussitôt le combiné à Gains, en disant :

— C'est pour vous...

Gains se contenta d'écouter, sans prononcer la moindre parole. Quand il rendit le combiné au professeur Sterne, son visage était changé. Il se tourna vers Morane, pour déclarer :

— Vous aviez raison, Bob : les deux groupes d'empreintes ne sont pas semblables...

— Qu'est-ce que cela signifie ? interrogea Ballantine.

— Il ne faut pas être grand clerc pour tirer des conclusions de ce fait, dit Morane. La Miss Lu qui se trouve ici pour l'instant n'est pas la même que celle que nous y avons amenée, ni peut-être même la même que celle qui s'y trouvait hier...

— Mais comment... ? s'étonna Herbert Gains. Bob Morane étouffa un bâillement.

— Assez de questions auxquelles nous ne pouvons répondre pour l'instant, dit-il. Nous allons prendre congé du professeur Sterne mais, avant cela, j'aimerais pouvoir lui dire quelques mots seul à seul, afin de lui demander un petit service... Oh ! croyez bien, Gains, et toi, Bill, que vous n'êtes pas indiscrets, mais mon idée pourrait vous paraître à ce point extraordinaire que je préfère obtenir personnellement des certitudes avant de vous la livrer...

4

Craignant quelque nouvel attentat, toujours possible de la part de l'Ombre Jaune, les deux amis, ayant regagné leur hôtel, avaient décidé de se faire servir à déjeuner dans la chambre de Bob Morane. Le repas touchait à sa fin. Bill Ballantine s'était versé une ample rasade de bourbon, qu'il buvait d'un air dégoûté, car cela ne lui rappelait que de très loin le râpeux breuvage de son Écosse natale, et il affirmait sans cesse être blessé dans ses sentiments patriotiques. Bob, lui, remuait rêveusement son sucre dans la décoction noirâtre et insipide qu'un menu prétentieux baptisait du nom de café.

Toute cette affaire plaisait de moins en moins à Morane. À nouveau, il était en présence de cet être diaboliquement intelligent qu'était Ming, disposant de forces occultes d'une puissance terrifiante et ne se laissant arrêter par aucun scrupule. Comme toujours, la lutte s'annonçait difficile, sinon désespérée...

Devinant les pensées de son ami, Bill Ballantine rompit le silence, pour résumer la situation en quelques mots.

— L'Ombre Jaune a une fois de plus le bon bout, hein, commandant ? Par quel prodige Miss Lu a-t-elle pu être escamotée comme une simple souris blanche par un prestidigitateur de foire, et cela au nez et à la barbe de tout le monde et sans que les agents du C.I.C. puissent même lever le petit doigt ? On sait que Monsieur Ming est un peu magicien, mais quand même...

— Pourtant, fit Bob, il n'y a pas le moindre doute : la Miss Lu à laquelle nous venons de parler n'est pas la bonne, tu peux m'en croire. Les empreintes digitales n'ont pas l'habitude de changer de dessin et de forme comme ça, sans raison, par simple fantaisie. D'ailleurs, nous en aurons bientôt le cœur net...

— Vous avez une idée ?

— Peut-être... J'ai demandé au professeur Sterne de faire radiographier cette étrange Miss Lu, dont les renseignements farfelus sentent à plein nez la combine... Naturellement, j'ai confié cette mission au professeur sous le sceau du plus total secret. Il m'a promis d'opérer avec toute la discrétion désirable, pour ne pas donner l'éveil...

— Vous croyez que Ming pourrait avoir des hommes à lui jusque dans la clinique ?

— Tout est possible, et une précaution inutile n'a jamais fait de mal à personne. J'ai prié le professeur, au cas où il découvrirait quelque chose d'anormal, de me le faire savoir par Gains, et je parierais gros qu'avant longtemps nous allons voir accourir notre ami...

Bill Ballantine étouffa un bâillement, en disant :

— Dans ce cas, commandant, que Gains se dépêche... Nous avons passé de mauvaises nuits ces derniers temps, et quelques heures de sieste ne nous feraient pas de mal, ni à vous, ni à moi...

— Bah ! Tu ne penses qu'à dormir, lança Bob en riant avec insouciance. Nous avons bien mieux à faire pour l'instant...

— Je ne suis pas une mauviette, protesta Bill, mais ma résistance a des limites. Vous, tout le monde le sait, vous êtes en fer, tout à fait comme si vous aviez été fabriqué dans un haut fourneau... Mais quand même, vous n'oseriez pas prétendre n'être pas fatigué après toutes ces émotions...

Le front soudain creusé d'un pli soucieux, Morane riposta :

— Non, je ne le prétendrais pas, Bill. Seulement, vois-tu, ce problème de la substitution probable de Miss Lucy Lu me tracasse, je dois le reconnaître, et cela bien que nous ayons assisté à bien des faits bizarres dans notre vie... Je suis sûr que si je me couchais, je ne pourrais m'endormir. Je ressasserais sans cesse cette histoire sans parvenir à trouver le sommeil...

Avec décision, Bill Ballantine déplia son énorme carcasse et se dirigea vers la porte, en grommelant :

— Dans ce cas, commandant, souffrez que j'aille retrouver mon lit... Il sera toujours temps de se préoccuper de tout cela dans quelques heures...

— À ton aise, fit Bob avec un haussement d'épaules. Fais de beaux rêves, marmotte...

Bill allait refermer la porte de la chambre derrière lui, quand il demeura soudain en arrêt, la main sur la poignée : le téléphone s'était mis à sonner dans la chambre de Morane. Sous le regard interrogateur de l'Écossais, Bob décrocha et échangea quelques mots rapides avec la standardiste de l'hôtel. Quand il reposa le combiné sur sa fourche, il souriait narquoisement car, revenu sur ses pas, Ballantine avait regagné son fauteuil.

— Plus envie de dormir, hein ? demanda Bob négligemment.

— Comme vous l'avez dit vous-même, commandant, rétorqua dignement l'Écossais, on ne pourrait dormir sans connaître la clef de ce mystère... Je vais reprendre un peu de ce bourbon pour calmer mon impatience, et cela bien qu'il soit détestable... A-t-on idée de fabriquer des mixtures pareilles...

— Tu ne me demandes pas qui a sonné ? fit Bob.

— Je le sais... assura Ballantine avec une négligence feinte. C'est Gains qui nous apporte des nouvelles... Espérons qu'elles seront bonnes...

— J'en doute, dit Morane en faisant la grimace. Pour l'instant, c'est l'Ombre Jaune qui mène la danse et marque des points, et il est à craindre que Gains ne confirme purement et simplement mes soupçons, sans apporter pour autant des lueurs nouvelles sur les intentions de l'adversaire. D'ailleurs, il est inutile de faire des suppositions. Gains vient de s'annoncer à la réception et, dans quelques secondes, il sera ici.

Le Français avait à peine achevé sa dernière phrase qu'on frappa à la porte.

— Entrez ! cria Bob.

Le battant s'ouvrit et Gains fit son apparition. Il semblait dans un état de surexcitation extrême, et il se laissa tomber pesamment dans un fauteuil, pour annoncer :

— Vous aviez raison, Bob, la Miss Lu qui nous a parlé voilà quelques heures, n'était pas la vraie Miss Lu, mais bien un sosie... si je puis m'exprimer ainsi.

Sous les regards interrogateurs et anxieux de ses deux interlocuteurs, l'agent secret continua, s'adressant plus particulièrement à Morane :

— Comme vous l'aviez suggéré, Bob, le professeur Sterne a fait radiographier sa patiente... Voici les radios en question...

Tout en parlant, Gains ouvrait la serviette de cuir qu'il avait posée sur ses genoux, pour en tirer quelques clichés qu'il tendit à Bob et à Ballantine.

— Regardez, dit-il. Les rayons X ne peuvent pas mentir. Il ne s'agit pas d'un squelette et d'organes humains, car ce que nous voyons là n'est autre que l'image d'une armature métallique et d'un enchevêtrement de fils et de relais électroniques d'une incroyable complexité. Autrement dit, la femme que nous avons vue tout à l'heure à la clinique n'est pas une femme, mais un robot d'une perfection absolument extraordinaire et ayant toutes les apparences de la vie... Comment avez-vous pu soupçonner une telle chose, Bob ?

Bob Morane et Bill Ballantine échangèrent un rapide regard, puis le Français expliqua :

— Si, comme nous, vous aviez déjà eu à plusieurs reprises l'occasion de lutter contre l'Ombre Jaune, vous ne vous étonneriez pas aussi facilement. À vrai dire, nous avons déjà eu par le passé à nous heurter à des robots construits par Ming³, mais il semble que celui à l'image de Miss Lu est bien plus perfectionné encore que tous ceux que nous avons vus jusqu'ici. Monsieur Ming est un réel génie, un génie du mal bien sûr, mais sans doute le cerveau le plus remarquable qu'ait produit notre siècle. Il a mis au point des techniques si révolutionnaires que les inventions de nos plus grands savants ne paraissent, à côté d'elles, que des bricolages enfantins...

— J'ai l'impression de rêver, avoua Gains, qui se cherchait pas à dissimuler son effarement.

Bob Morane, lui, était songeur.

— Ce que je me demande, fit-il lentement, c'est comment l'Ombre Jaune a réussi à faire enlever la vraie Miss Lu, pour la remplacer par un automate...

— Ce n'est plus tout à fait une énigme pour nous, expliqua Herbert Gains. Quand j'ai eu la certitude que nous n'étions pas en présence de la vraie Miss Lu, j'ai tenu à interroger tous les

³ Voir « *Les Sosies de l'Ombre Jaune* ».

agents ayant monté la garde au cours des dernières heures devant la chambre de l'hypnotisée. Cette brève enquête m'a réservé une surprise de taille : les six hommes chargés de prendre leur garde la nuit passée, de minuit à six heures, et qui selon tous les témoignages ont effectivement pris cette garde, sont à présent introuvables... Disparus... Envolés...

— Disparus ! s'exclama Ballantine. Auraient-ils été achetés par Ming pour opérer la substitution ?

— Impossible, répliqua vivement l'agent secret. Ces hommes appartiennent au C.I.C. Ils ont été triés sur le volet et leur fidélité est à toute épreuve. D'ailleurs, il est impensable qu'ils aient pu trahir tous les six. La défection d'un seul d'entre eux serait déjà une chose difficile à admettre...

— Tout ce que nous pouvons affirmer dans ce cas, Bob, c'est que l'Ombre Jaune a construit ce robot perfectionné en s'inspirant de photos de la vraie Miss Lu, photos qu'il devait sûrement posséder puisque, ne l'oubliions pas, le père de Miss Lu était un des hauts personnages du Shin Than... Cela ne nous explique cependant pas comment la substitution a été opérée...

— La vraie Miss Lu n'a peut-être jamais été entre nos mains, hasarda Herbert Gains.

Mais Morane secoua la tête négativement.

— Cela n'expliquerait pas la différence d'empreintes digitales. Pour moi, il est évident que les agents du C.I.C. ont été enlevés et que des automates façonnés à leur ressemblance les ont remplacés pour, profitant de la nuit, enlever la vraie Miss Lu et la remplacer elle aussi par un automate...

Bien entendu, Morane, en parlant ainsi, ne pouvait que cerner la vérité, car il ignorait tout de la façon dont Monsieur Ming avait, en partant d'êtres de chair, confectionné des copies conformes à l'agent Brownson et à ses collaborateurs.

Herbert Gains avait longuement hoché la tête aux déductions relativement exactes du Français, et il avait concédé :

— Contentons-nous de cette explication pour l'instant. Un seul détail m'échappe : comment Monsieur Ming, si diabolique soit-il, serait-il capable de faire parler un automate, de le faire

répondre à des questions précises, tout comme s'il s'agissait d'une personne douée de raison...

— Cela peut paraître impossible, sans l'être, dit Bob. Ce robot ne parlait sans doute que par la voix d'une femme qui, à distance, imitait la voix de Miss Lu et répondait à nos questions. Dans le principe, cela est très faisable en utilisant les ondes courtes...

Bill Ballantine qui, durant tout le temps que s'échangeaient ces paroles, s'était absorbé dans la contemplation des radios apportées par Gains, les reposa sur la table en concluant avec un réalisme évident :

— Toutes ces questions ne sont que secondaires. Ce qu'il faut découvrir avant tout, c'est l'endroit où se trouve la vraie Miss Lu, puisqu'elle est seule à avoir connaissance, de façon plus ou moins précise, des plans de l'Ombre Jaune...

— Nous ne sommes nulle part en effet, avoua Gains. La piste qui conduit à la scierie désaffectée Ma Tieng est bien sûr un attrape-nigaud... pour ne pas dire un traquenard dans lequel Ming veut nous attirer...

— Bien sûr, renchérit Bill, il fera chaud avant qu'on ne nous voie dans ces parages...

Bob, qui était plongé dans ses pensées, releva la tête en entendant cette affirmation de son ami.

— Je ne suis pas de ton avis, Bill, dit-il enfin. Nous devrions au contraire nous rendre à la scierie Ma Tieng. C'est encore la meilleure façon de prendre contact avec l'adversaire...

— Mais puisqu'il s'agit d'un piège ! s'exclama Bill. Nous n'allons tout de même pas y donner tête baissée ?...

— Peut-être, concéda nonchalamment Morane. Nous savons que cette piste est fausse, mais c'est la seule que nous possédions à l'heure présente. D'ailleurs, tout bien réfléchi, ce sera notre ennemi qui sera pris au dépourvu, puisqu'il ignore justement que nous savons qu'il s'agit d'un piège... Oui, je crois décidément, Bill, que nous allons avant longtemps rendre une petite visite à la scierie Ma Tieng...

Trente minutes plus tard exactement, un taxi emmenait Bob Morane et Bill Ballantine en direction de la cité chinoise. Bill observait un silence boudeur. Sous prétexte qu'il y avait

urgence, Bob, qui n'aimait pas différer l'exécution de ses projets, avait décidé de se rendre immédiatement à la scierie désaffecté, et cela sans accepter la protection des agents de Gains, dont la présence aurait pu attirer la méfiance de l'adversaire. Ballantine avait objecté que Morane, tout comme lui, avait besoin d'un sommeil réparateur et qu'il serait toujours temps de jouer les casse-cous quelques heures plus tard, ou même le lendemain, ce à quoi Bob avait répliqué en fourrant de force dans la bouche de son ami quelques cachets d'un puissant stimulant.

— Ainsi, avait-il dit, tu pourras tenir le coup malgré ton retard de sommeil. Je vais d'ailleurs, moi aussi, prendre quelques-uns de ces comprimés car, il me faut te l'avouer, j'ai autant besoin que toi de stimulant...

L'Écossais avait bien protesté, mais il s'était finalement laissé convaincre. Il grognait toujours pour le principe, mais il aurait suivi son compagnon au fond d'un volcan en éruption s'il l'avait fallu.

Le taxi s'était engagé dans Chinatown et Bob le fit s'arrêter à peu de distance de la scierie Ma Tieng. Il paya et, quand la voiture se fut éloignée, il dit à l'adresse de son compagnon :

— Nous allons continuer à pied. De cette façon, nous risquerons moins de donner l'éveil...

— À qui pourrons-nous bien donner l'éveil ? grommela Ballantine. Il n'y a pas un chat dans ce quartier désert.

Sans répondre, Bob se mit en marche vers la scierie, dont les hauts bâtiments se distinguaient au bout de la ruelle. Il leur fallut quelques minutes à peine pour les atteindre. On était aux approches de l'hiver et la nuit tombait rapidement. Dans la semi-obscurité, la scierie paraissait encore relativement en bon état mais, en réalité, elle n'était plus qu'un assemblage de murailles croulantes, de planches disjointes, d'huis branlants, le tout ne tenant plus que par miracle.

Aussi silencieux que des ombres, les deux amis firent le tour de la construction en se glissant le long des murs afin de demeurer aussi invisibles que possible. Pourtant, ils ne devaient découvrir aucune présence suspecte. Finalement, ils s'arrêtèrent devant l'unique porte vermoulue permettant de pénétrer dans la

scierie elle-même. Sous leurs poussées, la porte glissa en renâclant sur un rail et ils pénétrèrent dans un vaste hangar rempli de pénombre...

— Tout cela tombe en ruine, murmura Bill en se frayant un passage parmi de vieilles planches entassées en désordre. J'ai l'impression que, si j'éternuais, toute la bâtisse nous dégringolerait sur le dos...

— Dans ce cas, relève ton col, gouilla Bob. Ce n'est pas le moment d'attraper un rhume...

— Est-ce qu'on fait de la lumière ? demanda Bill en portant la main à sa poche pour en tirer une torche électrique.

— Pas question, répliqua Morane. La pénombre nous est favorable. Demeurons-y...

Y voyant à demi, tâtonnant pour le reste, les deux amis poursuivirent leur reconnaissance. La scierie désaffectée consistait en réalité en un unique et vaste hangar, encombré ça et là par des piles de bois à moitié pourri. Dans un coin, on distinguait les bâtis qui, jadis, avaient servi à supporter des machines vendues sans doute depuis longtemps à la ferraille.

Les yeux des deux amis s'étaient rapidement habitués à l'obscurité, — surtout ceux de Bob qui était un peu nyctalope — et ils pouvaient se diriger plus aisément. Ils tombèrent en arrêt devant une douzaine de caisses oblongues alignées les unes à côté des autres, en rang d'oignons.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota Bill, qui n'y voyait pas tout à fait aussi bien que son compagnon.

— Sans doute de vieux cercueils abandonnés, expliqua Bob. Jadis, cette scierie devait fabriquer des bières pour les Chinois qui mouraient ici à San Francisco et dont le vœu suprême était d'être enterrés dans la terre de leurs ancêtres...

— Charmant accueil, goguenarda Ballantine. Monsieur Ming a décidément le sens de l'humour noir...

Bob allait épiloguer sur cette circonstance, quand un bruit derrière eux les fit sursauter.

— Ça vient du fond du hangar, chuchota Bill. On va jeter un coup d'œil ?

— On y va, souffla Morane en tirant son automatique. Nous allons avancer chacun de notre côté, toi à gauche, moi à droite.

Quand nous serons proches de l'endroit d'où est venu le bruit, nous allumerons nos torches...

Silencieusement, veillant à ne pas heurter la moindre planche, les deux amis se glissèrent à travers le hangar pour parvenir bientôt à proximité de l'endroit d'où, selon leur estimation, le bruit était venu. Presque en même temps, ils allumèrent leur lampe électrique pour la braquer dans la même direction. Ils ne purent retenir une exclamation de surprise, car au lieu de l'être redoutable qu'ils s'attendaient à rencontrer, la lumière de leur torche éclairait une charmante jeune femme à la luxuriante chevelure blonde et qui ne semblait pas témoigner la moindre frayeur. Déjà, les deux amis l'avaient reconnue.

— Isabelle Show ! s'exclama Bill Ballantine.

La jeune femme eut un sourire moqueur et s'inclina en disant :

— Je suis bien Isabelle Show, en effet... Contente que vous m'ayez reconnue...

La dite Isabelle Show appartenait au C.I.C. et, quelques jours auparavant, elle avait été mêlée de près à la lutte opposant Bob Morane et Bill à l'Ombre Jaune⁴. Déjà elle continuait :

— On m'avait un peu oubliée ces derniers temps, et j'étais fort curieuse de connaître la suite de l'affaire. Alors, bien que n'ayant reçu aucun ordre à ce sujet, je me suis attachée à vos pas. Je vous ai suivis de votre hôtel jusqu'ici, et me voilà... Je suis femme et curieuse, ne l'oubliez pas...

— Vous auriez mieux fait de ne pas continuer à vous mêler de tout ceci, Isabelle, fit remarquer Morane. Mieux vaut demeurer, autant qu'il est possible, hors du chemin de Monsieur Ming. Et puis, Gains ne sera pas content quand il apprendra votre fugue...

Le Français s'interrompit, haussa les épaules, puis il reprit :

— Enfin, puisque le mal est fait !... Vous êtes là, restez-y... Je sais qu'en cas de coup dur vous savez vous défendre s'il le faut, et il est possible qu'avant longtemps nous ne soyons pas trop de trois pour faire face à la situation...

⁴ Voir « *La Cité de l'Ombre Jaune* ».

Il ne faut jamais appeler le malheur car, aussitôt, il arrive en galopant sur ses gros sabots. Morane venait à peine de cesser de parler qu'une sorte de roulement se fit entendre derrière eux. Tous trois en même temps, ils firent volte-face et Isabelle Show s'exclama :

— Regardez !... La porte du hangar... Elle se referme toute seule...

En un seul élan, Bob Morane et Bill Ballantine se ruèrent vers la porte, mais trop tard ; le battant s'était complètement refermé et, malgré tous leurs efforts, ils ne purent réussir à le faire coulisser à nouveau sur ses rails.

— On a dû la bloquer de l'extérieur, gronda Bill en se ruant contre la porte, qu'il frappa de sa lourde épaule. Donnez-moi un coup de main, commandant...

Ébranlé par la poussée du géant, le battant vermoulu ne céda cependant pas. Déjà, Ballantine revenait en arrière pour reprendre son élan, et Morane allait joindre ses efforts aux siens, quand un rire sarcastique, à la fois doux et menaçant, éclata à travers le hangar, un rire qui immanquablement faisait penser au rugissement feutré du tigre qui va se jeter sur sa proie pour la déchirer de ses griffes.

Ce rire, Bob Morane, Bill Ballantine et Isabelle Show l'avaient reconnu. C'était celui de l'Ombre Jaune...

5

Le rire de Monsieur Ming continuait à se faire entendre, créant dans le hangar où étaient enfermés Miss Show et ses deux compagnons une étrange et maléfique atmosphère d'angoisse, de menace... Après un moment d'affolement, Isabelle Show avait rapidement recouvré son sang-froid. D'une main qui ne tremblait pas, elle avait sorti de son sac un Smith & Wesson à canon court dont, Bob Morane et Bill Ballantine ne l'ignoraient pas, elle savait se servir avec la maestria d'un expert.

— Où donc se cache cette maudite Ombre Jaune ? interrogea la jeune femme d'un ton résolu.

— Ne cherchez pas, Isabelle, conseilla Morane. Monsieur Ming n'est pas ici. Il possède assez de complices pour ne pas devoir accomplir la sale besogne lui-même. Le rire que nous entendons est encore une de ses diableries, destinée à mettre nos nerfs à l'épreuve...

— Qu'allons-nous faire ? interrogea Bill.

— Rien pour le moment, fit Morane en haussant les épaules. Nos ennemis possèdent l'initiative des opérations puisque nous ne savons pas exactement où ils se trouvent et que nous sommes bouclés dans ce maudit hangar... De toute façon, faisons-leur confiance ; ils ne tarderont pas à se manifester...

Comme pour donner raison au Français, des glissements se firent entendre, suivi bientôt d'un bruissement confus.

— Cela vient de là-bas ! fit Isabelle en désignant un point précis en direction des cercueils alignés.

Bob Morane et Bill Ballantine se tournèrent dans la direction indiquée et ils assistèrent à ce qui, au premier regard, pouvait apparaître comme un prodige... Un à un, les couvercles des cercueils se soulevaient doucement. On eût pu s'attendre à quelque terrible apparition de l'Au-delà, mais il n'en fut rien. Au lieu de spectres décharnés sortis de la tombe, ce furent des

hommes bien vivants qui se montrèrent : une vingtaine de Chinois athlétiques, aux faces de brutes et vêtus de noir. Bien qu'ils ne semblaient pas armés, on devinait que chacun d'eux pouvait se révéler un adversaire redoutable.

Instinctivement, Bob Morane et Bill avaient éteint leurs torches, qui les rendaient trop aisément repérables. Les deux hommes et la jeune fille se rapprochèrent pour faire front contre l'adversaire qui, sans doute, devait s'être dispersé à travers le hangar, car des glissements se faisaient entendre maintenant dans toutes les directions et la pénombre, de plus en plus épaisse avec l'approche de la nuit, ne permettait de distinguer quoi que ce fût.

— Ils nous encerclent méthodiquement avant de passer à l'attaque, souffla Bob. Tenons-nous prêts...

Brusquement, les glissements cessèrent. Un cri rauque, sans doute un signal, éclata, et des ombres se dressèrent pour fondre sur Bob et ses compagnons. Ceux-ci tentèrent bien de faire usage de leurs armes. Plusieurs coups de feu claquèrent, et autant d'ombres basculèrent, absorbées par les ténèbres régnant au ras du sol. Mais, déjà, la vague humaine les submergeait et, dans la crainte de se blesser mutuellement en continuant à tirer, ils ne purent plus se servir de leurs revolvers qu'en guise de massues. Tous trois se mirent à se défendre avec l'énergie du désespoir. Frappant tel un bûcheron au travail, Bill Ballantine réussit à mettre plusieurs adversaires hors de combat puis, assailli par-derrière, saisi aux chevilles, il trébucha, s'abattit et son crâne cogna durement le sol où, pendant quelques instants, il demeura étourdi. Aussitôt, il fut couvert d'assaillants qui, profitant de sa passivité momentanée, le réduisirent rapidement à l'impuissance.

Miss Show, en dépit de sa fragile apparence, se défendait avec une énergie et une efficacité dont beaucoup d'hommes auraient été jaloux. Le premier assaillant qui s'était présenté à elle avait été stoppé net par un *kagato ate* qui, l'atteignant en pleine poitrine, le fit s'effondrer telle une baudruche dégonflée. La jeune femme fit mordre ensuite la poussière à un second adversaire, en le déséquilibrant. Mais l'homme, dont le poids

était respectable, l'entraîna dans sa chute et la maintint à terre, tandis que d'autres assaillants venaient à la rescoussse.

De son côté, Bob Morane ne demeurait pas inactif. Aux prises avec un véritable géant, il avait évité, au jugé, le coup que l'autre lui portait et, du tranchant de sa main gauche, il l'avait étendu sur le sol d'un coup foudroyant sur la pomme d'Adam. Mais, déjà, plusieurs autres antagonistes se précipitaient sur lui. Il en cueillit un d'une droite au menton, se débarrassa d'un autre par un coup de coude au plexus solaire. Mais il fut, lui aussi, saisi aux jambes et obligé d'aller au sol où, aussitôt, une masse humaine croula sur lui. Il se débattit comme un beau diable, parvint à se dégager à demi, mais là s'arrêta sa résistance. Il sentit une piqûre au bras droit et, presque aussitôt, sa volonté vacilla. Ses membres se firent gourds, et tout mouvement lui fut refusé. Il demeurait lucide, mais le moindre geste lui était interdit, sa volonté ne commandant plus à son corps.

Tout bruit de lutte avait maintenant cessé. Ayant été eux aussi traités comme Morane, Bill Ballantine et Miss Show avaient été allongés auprès de leur compagnon. Une lampe avait été allumée, et celui qui semblait le chef des assaillants lança quelques ordres brefs, que les autres exécutèrent avec une parfaite soumission. Ils allèrent prendre des bidons de pétrole et en arrosèrent les vieilles planches gisant un peu partout dans le hangar. L'un d'eux craqua une allumette et la jeta sur un tas de bois qui s'enflamma.

Si toute volonté avait été anéantie en lui par la drogue, le cerveau de Bob continuait cependant à fonctionner. Pendant un instant, il crut que les bandits allaient les abandonner là tous trois, afin de les faire périr parmi les décombres calcinés de la scierie. Il fut bientôt détrompé cependant, car le chef, se tournant vers Miss Show, Bill et lui-même, ordonna en anglais :

— Levez-vous et suivez-nous !

À son grand effarement, Morane se rendit compte que, si la drogue l'empêchait de commander à ses propres membres, ceux-ci réagissaient cependant aux ordres venus de l'extérieur. Forcé d'obéir, il se leva, imité par Bill et Isabelle et, d'un pas un peu automatique, ils suivirent l'homme qui les commandait.

Le petit groupe quitta le hangar, où l'incendie gagnait de plus en plus, et il s'engagea dans un dédale de ruelles étroites bordées de façades lépreuses. Bob et ses compagnons, demeurés lucides, espéraient à tout moment être secourus par les hommes que Gains, malgré sa promesse, devait avoir posté dans les parages de la scierie. Pourtant, les rues qu'empruntaient leurs guides se révélaient n'être que des boyaux à peine tracés, serpentant de cour en cour, de terrain vague en terrain vague : une sorte de chemin occulte dont assurément la police elle-même devait ignorer l'existence.

« Allons, songea Bob, Monsieur Ming pense décidément à tout. Avec lui, rien n'est laissé au hasard. Ce n'est pas maintenant que nous verrons apparaître les sbires de ce brave Gains... » Longtemps, la marche se poursuivit à travers le labyrinthe désert, puis les prisonniers et leur guide débouchèrent enfin dans une rue où stationnait une limousine noire dont le moteur tournait au ralenti. Sur ordre du Chinois, Bob, Bill et Isabelle prirent place dans la voiture, qui aussitôt démarra. Machinalement, Bob se rendit compte que l'auto prenait la direction du port. Il ne s'était pas trompé car, après avoir traversé tout Chinatown, le chauffeur ralentit et s'engagea parmi les docks. Pendant un quart d'heure environ, il roula le long des quais jusqu'à atteindre un bassin écarté où, à l'extrémité d'un wharf, une grosse vedette à deux ponts se balançait tous feux éteints. La voiture s'immobilisa à proximité du bateau, dont plusieurs hommes émergèrent pour prendre en charge Bob et ses compagnons qui, aussitôt, furent poussés à bord. Toujours sous l'influence de la drogue, ils se laissèrent mener sans résistance jusqu'à une cabine située à fond de cale et dont la porte fut refermée brutalement sur eux.

Quelques minutes s'écoulèrent puis les diesels se mirent à vrombir, tandis qu'un grand frémissement agitait le vaisseau, dont la masse s'ébranla lentement. Bob Morane comprit que l'on gagnait le large. Mais il n'eut pas le temps de se livrer à de nouvelles déductions, car le sommeil s'empara de lui sans qu'il pût tenter quoi que ce fût pour l'éviter...

*

Quand Morane recouvra sa conscience, un rayon de lune oblique filtrait à travers le hublot de la cabine. Rapidement, le Français consulta sa montre-bracelet, et il se rendit compte qu'il était près de minuit. Il se tourna vers Bill étendu près de lui et d'un grand coup de coude, il le frappa aux côtes. Le géant sursauta, ouvrit les yeux et regarda avec effarement autour de lui, comme s'il se demandait ce qu'il faisait là. Soudain, il parut se souvenir et fit la grimace.

— Ils nous ont eus, hein commandant ? grogna-t-il. Rien de cassé ?...

— Rien de cassé, assura Morane. On aurait pu se bagarrer encore un bon bout de temps et mettre à mal plusieurs types, si on ne nous avait injecté par surprise cette maudite drogue...

— Vous avez raison, commandant, assura le géant. Jamais je n'ai connu plus horrible sensation : être ainsi transformé en robot, pouah ! Où croyez-vous que nous sommes ?

Morane eut un geste d'ignorance.

— Où nous sommes ? En haute mer sans doute... Quant à savoir où nous allons...

— Ils ont peut-être l'intention de se débarrasser de nous en nous jetant ligotés à la mer, supposa Ballantine.

— Je ne crois pas. S'ils avaient voulu nous tuer, il leur suffisait de nous abandonner au milieu de la scierie en flammes. S'ils ont pris tant de peine pour nous capturer vivants, c'est que l'Ombre Jaune nourrit à notre égard quelque projet mystérieux... Peut-être veut-elle nous garder comme otages...

Bill allait répliquer quand Bob, d'un geste, le fit taire.

— J'entends des pas dans la coursive, souffla-t-il. On vient sans doute nous rendre visite... Faisons semblant de dormir...

La porte s'ouvrit bientôt et un Chinois apparut, portant un plateau garni de bols fumants. Il était accompagné de deux autres hommes armés de revolvers.

— Ne serait-il pas prudent de les ligoter ?

— Rassure-toi, Ti, fit l'un des deux hommes armés, la drogue qu'on leur a injectée continue à faire son effet durant vingt-quatre heures. Pendant ce laps de temps, ils seront aussi impuissants que des moutons sous le couperet du boucher...

Quand le bruit d'un verrou poussé de l'extérieur eut averti Morane du départ des trois visiteurs, il ouvrit les yeux et constata :

— Tout va bien... Ils pensent que nous sommes toujours engourdis par leur drogue... Cela nous permettra de leur réservier une gentille petite surprise...

— Ah ça, s'exclama Bill, ils racontent que l'effet de la drogue dure vingt-quatre heures, et je me sens aussi dispos que si j'avais bu une demi-douzaine de whiskies bien tassés ! Je me sens capable d'affronter l'Ombre Jaune elle-même avec le bras droit lié derrière le dos...

— La même chose en ce qui me concerne, assura Morane. Cette drogue diabolique semble avoir perdu tous ses effets. Peut-être nous en a-t-on injecté moins qu'il ne fallait...

— En tout cas, nous n'avons pas de temps à perdre, fit Bill. Commençons toujours par réveiller Isabelle...

Se tournant vers la jeune fille étendue à sa gauche, Morane la secoua en disant :

— Assez dormi, Isabelle, un petit peu de thé et de riz ne vous fera pas de mal. Tout comme nous, vous avez besoin de réparer vos forces...

Une soirée mouvementée n'avait pas altéré la radieuse beauté de Miss Show. Elle sourit, se leva et, se baissant vers le plateau, elle prit une tasse de thé entre ses deux mains jointes. Tout en faisant honneur au frugal repas qui leur était servi, Bob Morane et Bill Ballantine entreprirent de faire le tour de la situation.

— La première chose à tenter, dit Bob, c'est maîtriser nos gardiens. L'entreprise ne sera pas trop malaisée, puisque l'on nous croit incapables de nous défendre. Qu'en pensez-vous, Isabelle ?

À la grande stupéfaction des deux amis, la jeune femme secoua la tête.

— Impossible, Bob, dit-elle, Monsieur Ming s'oppose à ce que nous attaquions nos gardiens, et vous le savez bien...

Bill sursauta violemment.

— Que nous chantez-vous là ? jeta-t-il. Croyez-vous que nous allons demeurer ici sans rien tenter ?

— Ce que nous croyons n'a aucune importance, répondit Miss Show d'une voix lointaine. Ce qui compte c'est ce que Monsieur Ming ordonne...

Ballantine tourna vers Morane un visage envahi par la stupéfaction.

— Ah ça, est-ce qu'elle serait devenue folle, commandant ?

— Bob observait avec attention les pupilles bizarrement rétrécies d'Isabelle.

— Non, mon vieux Bill, elle n'est pas devenue folle...

— Mais alors, qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe que, si nous avons recouvré toutes nos facultés, Isabelle se trouve toujours, elle, sous l'influence de la drogue...

L'Écossais haussa les épaules.

— De toute façon, nous serons bien assez de deux pour venir à bout de nos gardiens. Isabelle ne nous sera d'aucune utilité tant qu'elle demeurera dans cet état...

— Non seulement je ne vous serai d'aucune utilité, lança la jeune femme de la même voix égale dont elle avait usé jusqu'alors, mais encore je vous empêcherai par tous les moyens de vous opposer aux ordres de l'Ombre Jaune...

Ballantine abattit son énorme poing sur le plancher.

— J'ai toujours dit que tout ceci n'était pas l'affaire d'une femme. Nous avions une alliée, et voilà qu'elle se transforme en ennemie... C'est le monde renversé...

— Ne te fâche pas, glissa Morane. Isabelle n'est pas responsable de son attitude... Nous raisonnerions comme elle, si nous étions encore sous l'influence de la drogue...

— C'est quand même bizarre, grommela le colosse. Nous avons pourtant reçu tous les trois des doses égales, du moins je le suppose. Pourquoi avons-nous retrouvé toute notre conscience, et pas elle ? Comment pouvez-vous expliquer cela, commandant ?

— Je crois que ce me sera relativement facile, affirma Morane. Si la drogue a cessé plus rapidement de produire ses effets sur notre organisme, cela doit être parce que, avant de quitter l'hôtel, nous nous sommes bourrés de stimulants. Les deux médicaments ont dû s'opposer et l'un a fini par neutraliser l'autre. Voilà pourquoi nous avons retrouvé notre self-contrôle...

— En tout cas, dit Bill, nous devons continuer à faire croire à nos gardiens que la drogue agit toujours sur nous. De cette façon nous pourrons les surprendre à l'improviste...

— Tel est bien mon plan, approuva Bob. En attendant, explorons cette cabine. Qui sait, peut-être y découvrirons-nous un ustensile quelconque qui pourra nous servir d'arme...

Les deux amis se mirent à l'œuvre. Une surprise les attendait : dans un petit réduit contigu à la cabine et dont la porte n'était pas verrouillée, ils découvrirent une femme ligotée et bâillonnée. Tout de suite, ils la reconnurent.

— Miss Lu ! S'exclama Bill. Nous allons la détacher...

— Vous ne pouvez faire cela, lança Isabelle Show de sa voix monotone d'hallucinée. Vous savez bien que Monsieur Ming...

— Allez au diable avec votre Monsieur Ming, explosa Bill Ballantine. Ce n'est pas vous en tout cas qui nous empêcherez de faire ce que nous avons envie...

— Je me verrai obligée d'avertir nos gardiens, répliqua tranquillement la jeune femme.

Un silence consterné suivit cette déclaration. Ainsi, malgré elle, Isabelle risquait de faire le jeu de leurs ennemis. Rapidement, Bob Morane prit la décision qu'il fallait.

— Non, Bill, nous ne pouvons délivrer Miss Lu. Cela ferait comprendre à nos gardiens que nous avons recouvré notre lucidité. En outre, comme vient de le dire Isabelle, Monsieur Ming l'interdit...

Ballantine tressaillit violemment.

— Comment, vous aussi, commandant ?

— Certainement, dit Bob gravement. Quand Monsieur Ming ordonne, il est interdit d'agir contre sa volonté...

On ne sait à quelles extrémités se serait livré Bill Ballantine dans son indignation, si un clin d'œil opportun lancé par Bob ne lui avait fait comprendre qu'il s'agissait là d'un subterfuge destiné à endormir la méfiance de Miss Show.

— Bon, bon, admit l'Écossais de mauvaise grâce. Si Monsieur Ming l'interdit, n'en parlons plus.

— Votre obéissance vous fait honneur, Bill, conclut Isabelle. Maintenant excusez-moi, mes amis. Je voudrais dormir un peu, car je me sens très fatiguée...

— Allez-y, bougonna Bill, ne vous gênez pas. J'espère que Monsieur Ming n'interdit pas de faire la sieste. Et, pendant que vous dormirez, vous cesserez de dire des bêtises...

6

Quand la respiration égale d'Isabelle Show eut appris aux deux amis que la jeune femme était endormie, ils se concertèrent rapidement à mi-voix sur la conduite à tenir.

— Il n'existe pas tellement de solutions différentes, fit remarquer Bob. Quand nos gardiens se présenteront à nouveau, nous devrons les attaquer à l'improviste. Si nous coordonnons bien nos mouvements, ils seront hors de combat avant de s'être même rendu compte de ce qui leur arrive...

— C'est ça, approuva Bill. Le tout sera d'agir avec le maximum d'efficacité pour les empêcher de donner l'alarme... En attendant, étendons-nous pour prendre un peu de repos...

Quelques minutes s'écoulèrent, puis Bill se redressa, le front barré d'un pli soucieux.

— Ça ne va pas du tout, commandant, lança-t-il. Vous oubliez Isabelle... Au moment de la bagarre, elle serait capable de faire un raffut du tonnerre et d'ameuter le reste de l'équipage...

Durant quelques instants, Morane demeura songeur.

— Ta as raison, Bill, finit-il par dire. Il nous faut absolument éviter que notre amie n'intervienne à contretemps...

— Il suffirait de la ligoter et de la bâillonner, proposa Ballantine. Mais Morane secoua la tête.

— Non... Elle se débattrait et donnerait l'alarme... Peut-être y a-t-il un moyen plus simple... Essayons...

Il s'approcha d'Isabelle et la secoua. Immédiatement, elle ouvrit les yeux, pour interroger :

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai un ordre à vous transmettre de la part de Monsieur Ming, fit Bob avec assurance. Vous devez vous laisser ligoter et bâillonner sans opposer de résistance...

Seule, l'indifférence se marqua sur le visage à l'ovale parfait de la jeune femme, qui répondit d'une voix de somnambule :

— On ne discute pas les ordres de Monsieur Ming... Elle se laissa ligoter et bâillonner docilement, pour se rendormir presque aussitôt.

— Et voilà ! triompha Morane. Pas plus difficile que ça !... À présent, occupons-nous de Miss Lu...

Ils pénétrèrent dans le réduit où la jeune Chinoise se trouvait toujours allongée.

— Ne serait-elle pas, elle aussi, sous l'influence de la drogue ? fit Bill. Dans ce cas, elle pourrait devenir aussi dangereuse qu'Isabelle et mieux vaudrait la laisser dans l'état où elle se trouve...

— Pas question, dit Bob tout en déliant Miss Lu. Elle ne serait pas entravée et bâillonnée comme elle l'est...

Quand Lucy Lu eut retrouvé l'usage de ses membres, elle passa la main sur son front et se redressa péniblement. Elle regarda Bob avec reconnaissance et murmura :

— Cela fait la deuxième fois que vous me sauvez la vie... Comment avez-vous fait pour parvenir jusqu'à moi ?

— L'heure n'est pas aux explications, fit remarquer Morane. Nos gardiens peuvent survenir d'un moment à l'autre et nous leur réservons une petite réception-surprise. Demeurez tranquillement ici car, s'ils s'apercevaient que nous vous avons libérée, leur méfiance serait aussitôt mise en éveil...

Abandonnant la jeune fille dans le réduit, les deux amis regagnèrent la cabine pour attendre le retour des gardes. Cette attente ne fut pas très longue. Un quart d'heure à peine s'était écoulé, quand le bruit du verrou que l'on tirait se fit entendre. La porte s'ouvrit, pour livrer passage au serveur et aux deux hommes armés de tout à l'heure. Les deux gardes semblaient avoir pleine confiance aux vertus de la drogue, car ils n'avaient même pas dégainé leurs revolvers, assurés, semble-t-il, de la docilité des prisonniers...

Tout se passa alors à la vitesse de l'éclair. Comme mû par un ressort, Ballantine bondit sur le gardien de gauche et, d'un court crochet du droit au menton, il l'envoya rouler inanimé sur le plancher. En même temps, Bob avait bondi sur le second gardien, pour le frapper à la base du cou. L'homme sembla soudain se transformer en une masse de chair inerte et s'affaissa

sur lui-même, un peu à la façon d'une poupée de cire exposée à un feu vif.

Le serveur, qui s'était baissé pour récupérer le plateau posé sur le sol, tourna vers les deux amis des yeux écarquillés par la terreur. Déjà Morane avait subtilisé son arme à l'un des gardiens inanimés. Il la braqua vers le serveur, en lançant d'un ton menaçant :

— Un seul cri et tu es un homme mort !

L'autre, dont la face avait pris maintenant la couleur de la cendre, paraissait incapable de formuler le moindre son, et ce fut d'un signe de tête qu'il indiqua son intention de rester muet...

En hâte, Morane et son compagnon ligotèrent les trois hommes à l'aide de leurs propres vêtements déchirés en bandelettes, et ils achevèrent le travail en les bâillonnant avec soin. Quand les trois corps furent alignés dans un coin de la cabine, le Français lança avec décision :

— Voilà la première partie de notre plan menée à bien.

Bill, mais comme disait Napoléon, nous n'avons rien fait tant qu'il reste des choses à faire, et ce qui nous reste à faire, c'est nous rendre maîtres du bateau.

*

Pendant de longues minutes, Bob et Bill étaient demeurés aux aguets, prêts à défendre chèrement leur vie si l'alarme avait été donnée. Tout semblait cependant calme sur la vedette, où s'entendait seul le bourdonnement ininterrompu des moteurs.

Rassurés, les deux amis quittèrent la cabine, la refermèrent derrière eux, puis inspectèrent le couloir étroit au bout duquel s'amorçait un escalier et que, seules, éclairaient quelques lampes à la pauvre lumière, accrochées au plafond bas.

— Personne en vue, murmura Bill. Sans doute doivent-ils tous dormir à l'heure actuelle... sauf le pilote, bien entendu...

Ils s'avancèrent jusqu'au bout de la coursive et gravirent les marches de l'escalier menant à l'écouille. Quand ils arrivèrent au sommet, un souffle d'air frais les frappa.

Rapidement, Morane jeta un coup d'œil sur le pont. Puis, baissant la tête vers Bill qui venait derrière lui, il dit à son tour :

— Personne ici non plus... Je crois que nous pouvons y aller...

À pas feutrés, les deux amis se glissèrent sur le pont envahi par les ténèbres et la bruine nocturne, et ils se dissimulèrent derrière un canot.

— La barcasse est plus importante qu'il nous a semblé tout d'abord, constata Morane dans un souffle. L'équipage doit être relativement nombreux...

— Heureusement, dit Bill sur le même ton, que les complices de l'Ombre Jaune ont toute confiance dans la drogue qu'ils nous ont injectée. Cela fait qu'ils ont négligé les précautions les plus élémentaires. Pas même une sentinelle sur ce pont. On se croirait sur un yacht de plaisance après la fiesta coutumièrre, quand tout le monde cuve son whisky...

Pendant que ces phrases s'échangeaient, Morane inspectait le pont avec soin.

— Il y a de la lumière là-bas, à l'avant, constata-t-il. Cela semble venir d'une écoutille... Le carré de l'équipage sans doute... Allons voir cela de plus près...

En rampant, ils s'approchèrent de l'écoutille et jetèrent un coup d'œil à l'intérieur, dans une petite cabine occupée par six matelots, tous des Chinois. Deux d'entre eux, allongés sur leurs couchettes, somnolaient, tandis que les quatre autres, assis autour d'une étroite table, s'absorbaient dans une partie de *fantan* fort animée.

Après avoir ainsi reconnu l'ennemi, Morane et Bill se reculèrent légèrement.

— Si tout continue à se présenter ainsi, murmura Bob, nous n'aurons sans doute pas beaucoup de mal à les mettre hors d'état de nuire. Ils sont tellement pris par le jeu que le bateau pourrait couler sans même qu'ils s'en aperçoivent.

— Oui, approuva Bill, en principe, cela ne doit pas présenter de difficultés...

— N'oublions pas, reprit Bob, qu'il faut les empêcher à tout prix de donner l'éveil car l'un ou l'autre de leurs congénères doivent se tenir quelque part sur le bateau, sans doute dans le

poste de pilotage... Pour ce qui est de ceux-ci, nous allons les prendre par surprise et ils seront tellement abasourdis qu'ils n'esquisseront pas le moindre geste de défense. La vue de nos armes les engagera à garder le silence...

— O.K., fit Bill flegmatiquement. On y va, commandant...

Tous deux tirèrent les revolvers pris aux gardes et, résolument, Bob plongea dans la cabine par l'étroit escalier qui y menait. L'arme braquée, il dit à voix haute, mais sans crier :

— Haut les mains tout le monde ! Si vous tenez à la vie, faites comme si vous étiez muets de naissance...

La foudre tombant au milieu de la cabine n'eût pas produit chez les matelots une stupéfaction plus intense. Éberlués, les quatre joueurs de *fan-tan* levèrent les bras avec soumission et les deux autres, tirés de leur sommeil, les yeux encore mi-clos, en firent autant.

— Tournez-vous ! ordonna Morane, qui se méfiait d'une traîtrise toujours possible...

Mais les Chinois, avec l'indifférence propre à leur race, ne songeaient nullement à se révolter. Tenus en respect par le revolver de Bob, ils tournèrent le dos. Bill passa derrière eux et de son énorme poing, il les frappa l'un après l'autre à l'occiput. Ils s'écroulèrent sans même pousser un soupir.

— Les voilà endormis pour quelque temps, constata l'Écossais avec satisfaction. Cela fait plaisir de voir qu'on n'a pas perdu la main...

Rapidement, les deux amis fouillèrent les six corps étendus, afin de les délester de leurs armes. Mais ils ne récoltèrent que quelques couteaux, dont ils se servirent pour découper des couvertures en lanières. À l'aide de ces liens improvisés, ils ligotèrent étroitement les six hommes et les bâillonnèrent. Bill, qui aimait l'ordre, les rangea avec soin côté à côté et leur lança ironiquement, bien qu'ils fussent dans l'impossibilité momentanée d'entendre :

— Bonne nuit, messieurs... Faites de beaux rêves, et excusez-moi d'avoir dû vous endormir de façon si brutale, mais je ne me sentais pas inspiré pour vous improviser une berceuse...

Morane tira son ami par le bras.

— Cessons de perdre du temps, dit-il. Nous n'avons pas terminé...

Ils regagnèrent le pont et, là, tapis à nouveau derrière leur canot, ils tinrent un bref conseil de guerre, pour finir par décider de prendre d'assaut le poste de pilotage où devait se trouver le reste de l'équipage. Prudemment, mètre par mètre, ils rampèrent vers la poste qu'ils avaient repéré à l'arrière du bâtiment. Ils n'en étaient plus qu'à quelques pas, quand une silhouette surgie de l'ombre se dressa devant eux. Un cri fusa :

— Que faites-vous ici ?

Déjà Bob avait bondi, son poing atteignit l'homme au plexus solaire et il s'écroula sans un cri.

— Allons-y ! cria Morane. Cette fois, il n'y a plus à nous cacher. Si les autres n'ont pas entendu ce cri d'alarme, c'est qu'ils sont sourds...

En quelques pas, les deux amis eurent franchi la distance qui les séparait du poste de pilotage. D'un coup d'épaule, Bill fit voler la porte en éclats et ils se baissèrent juste à temps pour éviter une grêle de balles tirées de l'intérieur. Mais le tir était mal ajusté et les projectiles passèrent au-dessus de la tête des assaillants.

Par deux fois, le revolver de Morane aboya et deux des occupants de la cabine s'effondrèrent. À son tour, Bill ouvrit le feu et un Chinois colossal, atteint en pleine poitrine, pivota lentement sur lui-même avant de s'écrouler à genoux, sur le plancher. Devant l'efficacité de l'attaque, les bandits restants renoncèrent soudain à la lutte et reculèrent dans un coin du poste.

— Jetez vos armes ! commanda Morane.

Ils obéirent et les deux amis, s'approchant d'eux, n'eurent aucune peine à les mettre hors de combat par quelques coups bien appliqués. Ils étaient désormais maîtres du champ de bataille et, tandis que Bob s'emparaît de la barre pour redresser le bateau laissé à lui-même, il commanda à l'intention de son ami :

— Ligote-les, Bill... Ensuite, nous visiterons le bateau jusqu'à fond de cale pour voir si l'un ou l'autre complice de Ming ne demeure pas caché quelque part...

Quand Bill eut accompli sa besogne, Morane fixa la barre de façon à ce que la vedette continuât en ligne droite, et ils entreprirent une inspection minutieuse du bâtiment. Mais leurs appréhensions se révélèrent vaines : ils ne découvrirent âme qui vive.

Quand ils eurent regagné la poste de pilotage, Morane repéra rapidement la position de la vedette grâce aux instruments de bord.

— Nous avons quitté les eaux territoriales américaines, constata Bob, et nous nous dirigeons plein cap vers l'ouest... Comme je n'ai pas envie de traverser le Pacifique, tout ce qui me reste à faire, c'est virer de bord pour diriger la vedette dans le sens opposé, c'est-à-dire vers l'est et la côte...

Il désigna le poste radio dans un coin de la cabine, et continua à l'adresse de Bill :

— De ton côté, lance un S.O.S. et demande qu'on avertisse le F.B.I. à San Francisco... J'ai l'impression que l'Ombre Jaune ne laissera pas les affaires où elles sont et qu'avant longtemps nous aurons besoin d'un sérieux coup de main...

*

Quand l'Écossais eut envoyé son message et obtenu une réponse, les deux amis descendirent dans la cabine où ils avaient été retenus prisonniers, pour avertir Miss Lu de la réussite de leur entreprise. Ils la libérèrent définitivement, laissant Isabelle Show ligotée par prudence, car la drogue continuait à annihiler sa volonté. Ils se contentèrent de la hisser sur le pont afin qu'elle pût humer un peu d'air frais qui, peut-être, accélérerait son retour à la conscience.

Épuisée par les terribles épreuves subies au cours des dernières heures, Miss Lu avait été prise d'un brusque vertige en arrivant sur le pont, et elle serait tombée si Morane ne l'avait retenue.

— Installez-vous un moment sur cette chaise longue, conseilla le Français. Dans quelques minutes, vous vous sentirez mieux.

Mais déjà, par un effort de volonté, la jeune Chinoise avait surmonté sa passagère faiblesse.

— Je me sens très bien, je vous assure. En quoi puis-je vous aider ? Car c'est bien à mon tour de faire quelque chose pour vous...

— Le plus urgent est fait, assura Bob. J'ai fait faire demi-tour au bateau et la barre est bloquée dans la direction approximative de Frisco... Si vous voulez, nous allons vérifier les liens de nos prisonniers afin d'éviter toute mauvaise surprise...

Ils visitèrent la cabine où eux-mêmes avaient été séquestrés, et le carré de l'équipage. Les entraves des captifs furent méticuleusement resserrées ; ensuite, ils regagnèrent le poste de pilotage. Guidé par un flair infaillible, Bill avait eu le loisir de repérer des provisions, et même une mauvaise bouteille de whisky, qu'il posa triomphalement sur la table des cartes en annonçant :

— Je me sens un appétit d'ogre... Faisons donc honneur à ce repas improvisé puisque, de toute façon, c'est Monsieur Ming qui règle la note...

Miss Show avait été amenée dans le poste de pilotage. On lui délia les mains et enleva son bâillon en ne lui laissant, par précaution, que les liens entravant ses chevilles, et cela afin de l'empêcher de fuir et de tomber à la mer. Elle ne fit preuve d'ailleurs d'aucune velléité combative et la faim qu'elle éprouvait l'empêcha d'invoquer la toute-puissance de l'Ombre Jaune, comme elle l'avait fait précédemment...

Quand les deux hommes et les deux femmes eurent fait honneur au repas frugal préparé par Bill, Miss Lu demanda, tandis que Ballantine s'octroyait une nouvelle rasade de whisky :

— Qu'allons-nous faire à présent ?

— Je ne vois pas très bien ce qu'on pourrait tenter, répondit Bob. Notre S.O.S. a été capté par les stations côtières. Le F.B.I. et Gains ont dû être avertis et nous n'allons pas tarder à être secourus...

Lucy Lu poussa un soupir de soulagement.

— Nous voilà donc tirés des griffes de Monsieur Ming, constata-t-elle.

— Ce n'est pas sûr, intervint Morane. Notre appel a dû être intercepté également par les postes d'écoute du Shin Than. Dans ce cas, l'Ombre Jaune sait déjà que nous nous sommes emparés de la vedette et elle va prendre des mesures immédiates pour nous récupérer avant l'arrivée des secours. Nous pouvons lui faire confiance en cela...

— Croyez-vous qu'elle pourrait encore intervenir à temps, commandant ? demanda Bill.

Morane haussa les épaules.

— C'est possible, répondit-il d'un ton soucieux. Les moteurs tournent au maximum pour nous éloigner de la zone où, je le crois, ceux qui s'étaient emparés de nous avaient rendez-vous avec un quelconque navire de plus fort tonnage. En effet, la vedette se dirigeait plein large quand nous nous en sommes emparés et elle ne possède assurément pas assez de carburant pour traverser le Pacifique... Il faut donc supposer encore que, quelque part, un bâtiment de gros tonnage devait nous prendre en charge... Je vais reprendre la barre et voir si je puis pousser encore un peu les diesels...

Un quart d'heure s'écoula sans que rien ne se passât. Tout autour de la vedette, la mer était déserte, éclairée, en plein par la clarté de la lune qui brillait avec l'intensité d'un phare.

Soudain Bill, qui surveillait l'écran du radar, s'exclama :

— Venez donc voir, commandant ! J'ai l'impression qu'un navire s'approche de nous à vive allure...

Bob n'eut qu'à jeter un regard au radar pour se rendre compte que Bill disait vrai, un point lumineux se rapprochait rapidement du centre de l'écran...

— Tiens la barre, dit Morane à l'adresse de son ami. Je vais aller jeter un coup d'œil au-dehors...

Il s'empara de puissantes jumelles accrochées à la cloison et gagna le pont. Longuement il inspecta l'étendue marine en direction de l'ouest, c'est-à-dire du large. Bientôt, il distingua une silhouette massive et sombre qui se rapprochait à vive allure, et à sa forme générale Bob put même reconnaître un cargo.

Rapidement, il regagna le poste de pilotage.

— C'est bien un bateau qui tente de nous rejoindre, dit-il à l'adresse de ses compagnons.

— Ami ou ennemi ? interrogea Bill.

— Difficile à savoir, répliqua tranquillement le Français. Si Herbert Gains a pu détourner de sa route un bateau, ce sont des amis, mais j'ai l'impression que ce cargo n'a rien de bien honnête, car il voyage tous feux éteints comme un vulgaire pirate...

— Sans doute sa vitesse est-elle de beaucoup supérieure à la nôtre, supposa Bill, et il ne mettra pas longtemps à nous rejoindre. Je suis de votre avis, commandant, tout cela ne présage rien de bon...

Peu à peu, la distance entre les deux bâtiments se réduisait et, bientôt, le cargo fut si près que Bob, qui avait braqué ses jumelles dans sa direction, put, à la lumière crue de la lune, lire un nom inscrit à sa proue en lettres blanches sur fond noir : *Kira-Maru*.

— Un cargo japonais, murmura pensivement Morane. Ming s'est souvent servi de bâtiments de ce genre dans le passé... Nos chances d'être en présence d'amis se trouvent singulièrement compromises...

Comme pour donner raison à Bob un nuage de fumée blanche jaillit à l'avant du cargo et un obus, passant en sifflant au-dessus de la vedette, vint soulever une gerbe d'écume à quelques dizaines de mètres à peine de son étrave.

7

— Diable ! s'était exclamé Morane. Voilà qui devient sérieux...

Les obus encadraient maintenant la vedette qui, à tout moment, pouvait être touchée. Mais peut-être, du cargo, ne le voulait-on pas. De toute façon, ce n'était pas sûr et on ne pouvait courir de risques.

— Plus vite, commandant ! s'impatienta Bill. Plus vite !... Mettez toute la gomme...

Bob poussa les diesels à fond et la vedette, propulsée avec une puissance nouvelle, bondit, son avant légèrement soulevé au-dessus de l'eau. Pourtant, la vitesse était trop rapide pour l'état de la mer et l'étrave cognait de lame en lame, à croire qu'à tout moment le bateau allait s'ouvrir comme une coquille de noix.

Cette fois, ce fut Bill qui rappela Morane à plus de modération.

— Si vous continuez comme ça, commandant, notre coque va s'ouvrir en deux...

Mais Morane ne ralentit pas pour autant l'allure.

— C'est la seule façon de nous en tirer, dit-il. Il est probable que le cargo soit plus, ou tout au moins aussi rapide que nous, mais nous sommes assurément plus mobiles. Ce sera peut-être notre chance... Allonge-toi sur le plancher, Bill, pour éviter de tomber en cas de brusque changement de cap... vous également, Miss Lu...

Docilement, l'Écossais et la jeune Chinoise s'allongèrent sur le plancher de la cabine, auprès de Miss Show toujours ligotée... Bob Morane lui, demeura accroché à la barre.

Alors commença un infernal match-poursuite. Se voyant dans l'incapacité de rejoindre la vedette, les gens du cargo avaient pris la résolution de la couler et, au lieu de l'encadrer de

leurs obus, ils tentaient maintenant de marquer des coups au but. Un projectile, frappant le mât d'antenne, le coupa net.

— Nous voilà frais, constata Ballantine, qui s'était redressé. Impossible désormais d'envoyer un nouvel S.O.S...

Mais Morane n'écoutait pas. Il s'était mis à faire décrire des lacets à la vedette lancée à toute allure et autour de laquelle, à intervalles presque réguliers, les obus tombaient en soulevant des gerbes d'écume argentée.

Si les manœuvres constantes que Bob effectuait avaient l'avantage d'empêcher ceux du cargo d'exécuter un tir précis, elles avaient par contre le désavantage de mettre à chaque instant la vedette à deux doigts du naufrage. Parfois, en bondissant par-dessus une vague et en retombant dans un creux, elle donnait l'impression de vouloir s'aplatir comme sous le poids d'un marteau-pilon.

— Cela ne peut continuer, murmura Bob. Cela ne peut continuer...

À tout moment, un projectile pouvait atteindre la vedette de plein fouet et, à la vitesse où elle était lancée, ce serait immanquablement l'éclatement. Et il ne semblait pas, d'autre part, que les gens du cargo fussent décidés à abandonner la poursuite. Tôt ou tard, si la catastrophe ne survenait pas auparavant, les passagers de la vedette devraient s'avouer vaincus, faute de carburant...

Et, soudain, quelque chose d'inattendu se passa. Une demi-douzaine de grandes ombres ailées survolèrent le cargo, autour duquel les torpilles de semonce soulevèrent de hautes gerbes d'eau.

Bill Ballantine s'était redressé tout à fait. Aussitôt, il comprit et hurla :

— Hurrah !... Les hydravions de la garde-côtière... Comprenant que le danger s'écartait, Morane avait réduit l'allure de la vedette.

— Oui, approuva-t-il, les hydravions garde-côtes... Là-bas, le cargo avait accompli un large virage, montrant sa poupe, pour s'éloigner de toute la puissance de ses moteurs, tandis que les grandes ombres menaçantes des hydravions continuaient à

l'escorter en effectuant de larges cercles autour de lui, un peu à la façon d'oiseaux de proie.

— Sans doute va-t-il tenter de gagner les eaux internationales, supposa Bob.

— À moins qu'une torpille bien placée ne l'en empêche, dit Bill.

Morane haussa les épaules.

— Cela ne nous regarde plus, dit-il.

Il réduisit encore la vitesse de la vedette, jusqu'à ce qu'elle s'immobilisât, pour n'être plus balancée que par la houle. À son tour, Miss Lu s'était redressée.

— Croyez-vous que nous soyons tirés d'affaire ? interrogea-t-elle.

— C'est possible, répondit Bob avec un geste vague, mais non certain... Pour le moment, oui, nous sommes tirés d'affaire... Reste à savoir quelles seront les réactions de Monsieur Ming...

— La plus sage décision que nous pourrions prendre pour l'instant, glissa Bill Ballantine avec une solide dose de bon sens, ce serait de nous diriger vers la côte...

Ne pouvant que suivre ce sage conseil, Morane remit les moteurs en marche et la vedette reprit sa route en direction de l'est.

*

L'aube pointait à l'horizon, mangeant la nuit de gris sale, quand une série de silhouettes, venant du levant, se détachèrent sur la mer.

— Des bateaux ! constata Ballantine. Ils viennent vers nous...

— Aucun doute là-dessus, dit Morane. Reste à savoir s'ils sont ennemis ou amis... S'ils sont ennemis...

Il s'agissait de vedettes garde-côtes. Elles entourèrent le bateau piloté par Morane, qui mit en panne. Herbert Gains était à bord de l'une d'elles et, quelques minutes plus tard, il prenait pied auprès des rescapés. Il témoigna aussitôt sa joie de retrouver Bob et Bill vivants.

— Vous n'auriez pas dû agir seuls, réprimanda-t-il. J'ai bien cru ne jamais vous revoir en vie...

— On ne nous trucide pas aussi facilement, dit Bob avec un sourire. Beaucoup ont déjà essayé, mais sans y parvenir... Et puis, notre petite escapade a porté ses fruits, puisque nous avons retrouvé Miss Lu...

Il désignait la jeune Chinoise, qui sortait du poste de pilotage. Gains la dévisagea longuement.

— J'espère que c'est la bonne, cette fois, fit-il.

— N'ayez crainte, assura Lucy, je suis bien la vraie Miss Lu...

— Vous pourrez la faire radiographier, assura Bob en riant, et contrôler ses empreintes digitales. De toute façon, voilà une première preuve...

Il saisit une des mains de Miss Lu et la montra à l'agent secret. Le bout des doigts portait encore des traces, en grande partie effacées, d'encre d'imprimerie.

— Nous contrôlerons, fit Gains à demi convaincu seulement. Vous me raconterez votre histoire durant le trajet jusqu'à la côte, Bob...

— Je dois vous dire tout de suite, enchaîna le Français, que nous avons eu quelques ennuis avec Miss Show...

Herbert Gains fronça le sourcil.

— Miss Show ? s'étonna-t-il. Que vient-elle faire là-dedans ?...

Rapidement, Morane exposa les raisons qui avaient poussé Isabelle à les suivre, Bill et lui, à la scierie Ma Tieng. Il expliqua également l'état d'hypnose dans lequel se trouvait la jeune fille.

— Cela lui apprendra de vouloir jouer cavalier seul, fit Gains. Elle n'avait reçu aucun ordre et elle devait s'abstenir... Sa curiosité aurait pu la perdre... Et, si elle n'avait souffert déjà de son indiscipline, je serais prêt à lui infliger un blâme... Où est-elle ?

— Dans le poste, répondit Morane. Va la détacher, Bill... Quelques minutes plus tard, Ballantine revenait, guidant Isabelle. Il lui avait désentraillé les chevilles et enlevé son bâillon, ne lui laissant que les mains liées. Elle ne faisait cependant pas mine de résister, ni ne proférait le moindre son. Après son exubérance passée, elle paraissait maintenant très abattue.

— Croyez-vous qu'elle se remettra rapidement ? interrogea Gains.

— Je le pense, fit Bob. La drogue n'a eu qu'un effet fort passager sur Bill et moi parce que nous nous étions bousrés d'excitants. Il suffira sans doute d'injecter à Isabelle le même produit, en solution, pour qu'elle retrouve toute sa lucidité...

— Un médecin s'en occupera dès que nous aurons rejoint San Francisco, assura Gains... À présent, mettons-nous en route. Quand nous aurons contrôlé de façon irréfutable l'identité de Miss Lu, nous pourrons l'entendre... Nous n'avons perdu que trop de temps, et il nous faut connaître au plus vite les projets de l'Ombre Jaune pour pouvoir les contrer efficacement...

La petite flottille mit le cap sur San Francisco qui, une heure plus tard dans la grisaille du jour encore mal formé, s'imposa, tache pâle sur la ligne sombre de la côte. De lourds nuages pesaient sur le port et la ville, et il sembla à Morane que ces nuages étaient comme le symbole de la menace latente que Monsieur Ming tenait suspendue sur la grande cité et sur le monde.

8

— Comme je vous l'ai dit, avait commencé Miss Lu, mon père était un haut dignitaire du Shin Than, et il se trouva un jour obligé de désapprouver les méthodes de l'Ombre Jaune. Celle-ci n'a pas l'habitude de plaisanter avec ce genre d'insubordination et mon père dut fuir, m'emmenant avec lui. Après avoir échappé pendant plusieurs mois à tous les pièges que lui tendait Ming, dont heureusement il connaissait toutes les ruses, nous nous installâmes aux îles Hawaii, dans une grande villa de Honolulu. Mon père avait changé de nom et pris celui de N'ang Dien. Il se faisait passer pour Indochinois. Mais le subterfuge fut découvert par les agents de Monsieur Ming, et mon père se sentit à nouveau menacé. Alors, pour échapper à la mort, il décida d'attaquer et de révéler au monde ce qu'il savait de l'organisation du Shin Than et de ses plans. Si, en se servant de ses renseignements, on réussissait à abattre Ming, il serait en même temps sauvé⁵...

« Mon père se mit donc en rapport avec le délégué à Honolulu des Services de contre-espionnage des États-Unis, un certain Ray Lavins. Pourtant, la veille du jour où il devait le rencontrer, les émissaires de l'Ombre Jaune parvinrent jusqu'à mon père et l'assassinèrent, allant même jusqu'à emporter son corps pour éviter toute enquête.

« En dépit de mon chagrin, je fus prise de panique, car je me sentais menacée moi aussi et n'avais sans doute dû qu'à une courte absence de n'avoir pas été tuée en même temps que mon père. Bien sûr, je ne savais des plans du Shin Than que ce qu'il avait bien voulu m'en dire, c'est-à-dire relativement peu de chose, mais assez cependant pour que Ming se refusât à courir des risques. Je pris donc contact à mon tour avec Ray Lavins, et

⁵ Pour une meilleure compréhension de certains événements évoqués dans ce chapitre, lire « *La Cité de l'Ombre Jaune* ».

il me donna rendez-vous à sa villa. Malheureusement, avant de me rendre à ce rendez-vous, différents indices m'apprirent que les tueurs du Shin Than me menaçaient. Je pris peur et tentai de contacter Lavins, mais il m'affirma être lui-même menacé. En hâte, je lui appris ce que je savais, mais il émit des doutes sur l'utilité de ces renseignements car, disait-il, les hommes de main de Monsieur Ming cernaient sa maison. Quand j'eus raccroché, je n'eus plus qu'une idée : fuir...

» Je devinai que les aéroports seraient surveillés et, réussissant à tromper la vigilance des tueurs, je pris place clandestinement à bord d'un cargo. J'avais de l'argent et, une fois au large, je soudoyai le commandant en payant largement le prix de mon passage. Pourtant, à mon arrivée ici, à San Francisco, les créatures de l'Ombre Jaune m'attendaient... Le reste, vous le connaissez...

— Oui, dit Gains, on est parvenu à vous soustraire aux robots destructeurs que Ming avait lancés après vous, mais cela ne l'a pas embarrassé. Jusqu'ici, il a réussi à vous empêcher de parler...

Miss Lu, Bob Morane, Bill Ballantine et Herbert Gains étaient à nouveau réunis dans une pièce du Bureau fédéral, sévèrement gardé et survolé sans cesse par des hélicoptères de la police. Lucy Lu s'était de bonne grâce prêtée à différents contrôles, comme la prise des empreintes digitales et la radiographie, et ceux-ci s'étaient révélés positifs. On se trouvait donc bien à nouveau en présence de la vraie Miss Lu...

— Tout ce que vous nous dites, avait enchaîné Morane à l'adresse de la jeune fille, concorde bien avec ce que nous savons. La nuit où vous avez révélé à Ray Lavins, par téléphone, ce que vous saviez des plans du Shin Than, il nous a appelés à son secours. Mais, quand nous sommes arrivés à la villa, le malheureux était mourant, et il a tout juste eu le temps de nous dire de vous contacter... Cette fois, je crois que plus rien ne vous empêche de nous communiquer ce que vous savez. Au plus vite cela sera fait, au mieux cela vaudra...

Lucy Lu acquiesça.

— C'est pour cela que nous sommes réunis ici, dit-elle. Je dois reconnaître que je sais assez peu de chose sur

l'organisation du Shin Than et que, sans doute, je ne vous apprendrai pas grand-chose à ce sujet. Il en va tout autrement en ce qui concerne les plans de l'Ombre Jaune, ici, à San Francisco. Certes, je n'en connais pas les détails, car mon père – considérant sans doute qu'il s'agissait là d'un secret trop lourd à porter – ne m'en a révélé que la ligne générale... Sans doute avez-vous déjà entendu parler de Kowa, la cité souterraine...

— Oui, intervint Bob. Bill et moi avons réussi, il n'y a pas bien longtemps, à y pénétrer, mais sans parvenir par la suite à retrouver les voies d'accès...

— Vous ne devez donc pas ignorer, reprit Lucy, qu'au siècle dernier Kowa servait de refuge aux membres d'une puissante secte chinoise vivant en marge de la juridiction américaine. C'était une vraie ville souterraine, avec une organisation, des lois qui lui étaient propres, des moyens de survivre sans contact avec l'extérieur. Un Grand Maître présidait à ses destinées. Or, en 1906, à la suite d'éboulements dus au tremblement de terre qui détruisit en partie San Francisco, Kowa se vit coupé du monde extérieur et la plus grande partie de ceux qui s'y trouvèrent bloqués périrent. Une poignée seulement survécurent et firent souche. Il y a dix ans environ, Ming décida de faire de Kowa son principal repaire sur le continent américain. Il trouva traces des anciennes voies d'accès et les fit déblayer. Dans Kowa, il trouva une centaine d'individus, vivant à la façon des bêtes cavernicoles et qui n'avaient avec l'extérieur que des contacts rares. Aussitôt, l'Ombre Jaune se les asservit.

» Il était évident que les anciens souterrains de Kowa, fort primitifs, ne pouvait suffire à l'ambition de Ming. Il les fit en partie remettre en état. Grâce à un procédé mis au point par lui, il fit aménager de nouvelles galeries à un rythme accéléré. Mon père m'a révélé le principe de ce procédé. Une excavatrice à grande puissance creuse la galerie et, au fur et à mesure, les déblais – qui logiquement devraient être rejetés à l'extérieur – sont compressés, réduits en une fine couche, d'une dureté extrême qui, appliquée aux parois, en forme à la fois le revêtement et l'armature. Enfin, c'est au centre de ce labyrinthe que Ming installa ses laboratoires, dans une vaste salle aménagée en jardins artificiels dont les plantes puisent une

partie de leur énergie dans une lumière créée par des génératrices et ressemblant fort à celle du soleil.

» Au sein de ces jardins artificiels est également enfouie la machinerie par laquelle l'Ombre Jaune déclenchera bientôt l'opération de terreur destinée à le rendre maître de San Francisco... Je ne sais quel sera la fonction exacte de la machine, ni la nature de cette terreur, ni quand elle se déclenchera. Tout ce dont je suis certaine, c'est que le déclenchement en est imminent... Tout cela est d'ailleurs préparé de longue date, Chinatown est truffée de créatures de Ming. Celui-ci a, en effet, fait enlever un certain nombre de personnes, qu'il a retenues prisonnières et auxquelles il a confectionné des doubles à son obédience en partant de corps conservés dans la glace. Ces doubles ont pris la place des individus kidnappés. Ming a agi de même pour l'armée et pour la police.

Ainsi, au moment de l'offensive, il pourra profiter au maximum de la pagaille que l'intervention de ses complices ne manquera pas de provoquer parmi le service d'ordre...

*

Miss Lu s'était interrompue, et il était évident qu'elle avait rapporté tout ce qu'elle savait. C'était à la fois beaucoup et peu. En outre, il restait à savoir si son récit était la juste expression de la vérité. Ce fut Morane qui apporta la première approbation.

— Tout cela semble tenir, dit-il. Quand Bill et moi avons pénétré dans Kowa, nous y avons perçu un bruit lointain de génératrice, ce qui laissait supposer l'existence d'une puissante machinerie. Je me souviens également d'un fait précis. Lorsque j'ai pénétré dans une épicerie il n'y a guère, alors que j'étais à la poursuite d'un homme qui avait tenté de nous tuer, Bill et moi, à coup de grenades, j'ai noté que l'épicier, un certain Son, ne se souvenait plus qu'une cliente présente avait coutume de clôturer ses emplettes par l'achat d'une boîte de litchis. Cette cliente, habituée de l'épicerie depuis des années sans doute, parut même s'en étonner. Je puis à présent fournir une

explication à cela : il ne s'agissait pas du vrai Son, mais d'une copie placée là par l'Ombre Jaune...

— Et ces corps en léthargie que nous avons découverts dans Kowa, enchaîna Bill. Parmi eux, il y avait des Occidentaux portant l'uniforme d'officiers de l'armée des États-Unis... Probablement s'agissait-il de militaires dont Ming s'était emparés pour en confectionner des doubles...

Morane approuva de la tête.

— Aucun doute là-dessus... Bien des faits qui demeuraient dans l'ombre s'éclairent. Reste à connaître la nature de cette menace que Ming fait peser sur la ville... Vous ne pouvez réellement pas nous renseigner là-dessus, Miss Lu ?

La jeune fille secoua la tête.

— Je ne le puis, répondit-elle. Mon père lui-même n'était sans doute pas informé... Monsieur Ming sait garder ses secrets...

— Peut-être pourrions-nous savoir si nous réussissions à pénétrer dans ces jardins dont vous venez de parler, fit Bill Ballantine. Qu'en pensez-vous ?

Lucy Lu eut un geste vague.

— Peut-être, dit-elle. Mais comment y parvenir ?... L'entrée doit être bien cachée et, de toute façon, je ne puis vous être daucune utilité à ce sujet...

Il y eut un long silence, seulement troublé par le vrombissement des hélicoptères au-dessus du bâtiment.

— Ce que nous venons d'apprendre ne conjure pas le danger, conclut finalement Gains. Il ne fait que le préciser et nous mettre sur nos gardes... Pour l'instant, je ne vois qu'un moyen de contrer l'Ombre Jaune, c'est faire quadriller Chinatown par toutes les forces dont nous disposons, disperser partout nos indicateurs... Bref, guetter le moindre indice, et agir aussitôt...

— Aucune autre solution en effet, approuva Morane, mais je doute que Ming se laisse prendre en défaut... Trop rusé, trop intelligent pour ça... et il a lui aussi des espions dans notre camp...

Le Français s'interrompit un instant, haussa les épaules, puis reprit :

— De toute façon, nous verrons bien... Une chose m'intrigue malgré tout, comment Monsieur Ming peut-il espérer réussir ? En admettant qu'il parvienne à semer la panique dans San Francisco, voire même s'emparer de la ville, imagine-t-il pouvoir tenir tête à l'armée des États-Unis... On le dit fou, mégalomane, mais nous le savons trop intelligent pour bercer de tels espoirs...

— Sa puissance est énorme, fit remarquer Miss Lu, sa science sans bornes. Mon père supposait que, si Ming réussissait à s'emparer de San Francisco et à s'y maintenir durant quelque temps, il pourrait obtenir la collaboration du gouvernement chinois, qui serait enchanté d'avoir ainsi une tête de pont en territoire américain...

— Le gouvernement chinois, dit Gains d'une voix rêveuse. Il sait que ses armées ne sont pas de taille à résister longtemps aux forces américaines. D'ailleurs, la Russie verrait d'un très mauvais œil une telle initiative et la Chine risquerait fort de se voir prise à revers... Et puis, nous le savons, les buts du Shin Than sont de restaurer la vieille Chine, ce qui ne cadre pas tout à fait avec les ambitions de l'actuel gouvernement de Pékin. Et puis, en concluant cette alliance, Ming risquerait fort d'être avalé...

— À moins que ce ne soit lui qui avale le gouvernement chinois, glissa Bill Ballantine. Il faut s'attendre à tout avec ce démon incarné...

— Cessons de faire des suppositions, trancha Bob. Cela ne mènera à rien. Ce qu'il faut, c'est accomplir des actes concrets et tout ce que nous pouvons faire pour l'instant, c'est quadriller la ville chinoise, comme vient de le dire Herbert, afin d'être prêts à intervenir à la moindre alerte... Il nous faut aussi songer à protéger Miss Lu. Ming doit savoir à présent qu'elle a parlé et, comme il ignore sans doute exactement ce qu'elle a pu nous dire, il cherchera à la châtier...

— Je propose qu'elle loge chez Miss Show, fit Gains. Celle-ci est complètement rétablie à présent et elle prendra soin de notre protégée. En outre, la maison sera gardée par une équipe d'agents triés sur le volet...

Rapidement, Gains manipula les commandes d'un interphone posé sur la table devant lui. Quand il eut obtenu la communication, il jeta un ordre.

— Faites venir Miss Show...

Quelques minutes s'écoulèrent, puis Isabelle Show entra. La médication vigoureuse à laquelle on l'avait soumise avait brisé l'effet de la drogue. Le visage détendu, souriante même, elle semblait revenue à son état normal.

— Vous m'avez demandé, monsieur Gains ? interrogea-t-elle d'une voix paisible.

— Oui, répondit l'homme du Service secret. Il faut que vous preniez soin de Miss Lu... Peut-elle habiter chez vous ?

Isabelle acquiesça.

— Elle le peut, fit-elle. Mais serait-ce bien prudent ?

— Le bâtiment où se trouve votre appartement sera surveillé étroitement, assura Gains, et deux gardes armés seront sans cesse en faction devant votre porte...

Miss Show fit la moue, ce qui donna une expression enfantine à son beau visage.

— Dans ce cas, dit-elle, cela pourra aller... Mais faites en sorte que vos gardes ne soient pas des créatures de Ming...

Elle sourit et frappa sur le sac à main qu'elle portait en bandoulière, puis elle reprit :

— De toute façon, je suis de taille à me défendre... Et ne craignez rien, j'ai retrouvé toute ma lucidité à présent...

— Nous le savons, assura Gains. C'est pour cela que nous vous faisons confiance...

Bill Ballantine laissa échapper un bâillement tenant le milieu entre le rugissement du lion et l'éclatement d'une bombe de gros calibre.

— Tombe de sommeil, commandant, grogna-t-il quand cette tonitruance se fut calmée. Ai l'impression de ne plus avoir dormi depuis des siècles... Et vous ?

— Je dois reconnaître, avoua Bob, que le marchand de sable commence à me serrer de près. Allons faire un voyage au pays des rêves et, pour le reste, faisons confiance à Herbert... Après tout, il est payé pour ne pas dormir, lui...

9

Le lendemain matin, Bob Morane et Bill Ballantine venaient de se mettre à table dans la chambre du Français, pour prendre leur petit déjeuner, quand on frappa à la porte. C'était Herbert Gains. D'ordinaire, l'agent secret observait en toutes circonstances un flegme hérité de ses lointains ancêtres britanniques ; cette fois cependant, il paraissait avoir perdu toute contenance et, se laissant tomber dans un fauteuil, il annonça cette surprenante nouvelle :

— Miss Show et Miss Lu ont disparu toutes deux !

Bill, qui s'apprêtait à décaper un œuf à la coque, suspendit son geste et, le couteau en l'air, demanda avec un étonnement mêlé d'irritation :

— N'avait-il pas été entendu qu'elles seraient gardées nuit et jour par des agents expérimentés et armés ?

— Elles l'étaient, affirma Gains. Je pourrais même dire qu'elles le sont toujours, car les hommes chargés de surveiller les allées et venues autour de l'appartement de Miss Show n'ont pas encore quitté leur poste. C'est un peu par hasard, en passant par-là ce matin, que j'ai découvert le pot aux roses...

— Je ne comprends pas, fit Bob.

— Sur le moment, je n'ai pas compris non plus, poursuivit Gains. Comme je n'étais pas tranquille sur le sort des deux femmes, je suis allé aux nouvelles tôt ce matin. Or, comme je franchissais le porche de la maison, un agent en faction m'a demandé en riant si j'avais oublié d'emporter quelque chose lors de ma précédente visite, au cours de la nuit. Cette question me mit la puce à l'oreille. J'ai réclamé des explications, et après plusieurs recouplements j'appris... Vous savez quoi ?... Je vous le donne en mille...

— Je devine ce qui s'est passé, ou je crois le deviner, jeta vivement Morane. Un homme, vous ressemblant comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau, s'est présenté au cours de

la nuit et, se faisant passer pour vous, a emmené Miss Show et Miss Lu pour une destination inconnue...

Les sourcils froncés, Gains dévisageait Bob avec suspicion, un peu comme s'il l'eût soupçonné lui aussi d'être une des créatures de Monsieur Ming.

— C'est ma foi vrai, reconnut-il enfin. Et tous ces imbéciles s'y sont laissé tromper...

— Je vois, constata Bill, que l'Ombre Jaune ne manque pas d'user d'une tactique qui lui a réussi à plusieurs reprises déjà... De toute évidence, Gains, c'est un robot électronique, fait à votre exacte image, qui a abusé Miss Lu et Miss Show, ainsi d'ailleurs que vos agents...

— Aucun doute là-dessus, approuva Bob. Il devait s'agir d'un automate ultra-perfectionné, tout pareil dans sa conception à celui qui a pris la place de Miss Lu voilà quelques jours, à la clinique du professeur Sterne... Il va falloir redoubler de vigilance car nous finirons par ne plus pouvoir faire confiance à personne sans risquer d'être roulé par quelque *golem*...

— Ça va être gai ! gémit Ballantine. En cas de bagarre, il va falloir demander ses papiers d'identité à ses adversaires avant de cogner...

— De toute façon, il serait plus prudent de cogner d'abord, dit Bob avec le plus grand sérieux. À propos, Gains, pouvez-vous me dire quels documents se trouvaient dans votre poche la dernière fois que vous avez pénétré dans cette chambre, c'est-à-dire peu de temps après la première disparition de Miss Lu ?

L'agent secret fixa Morane d'un œil perplexe, et sur le point de se fâcher, il se domina cependant et répondit sèchement :

— Est-ce que vous plaisantez, Bob ? Je vous avouerai que je n'ai pas le cœur à rire pour l'instant...

— Je ne plaisante pas le moins du monde, assura gravement le Français. Je vous demande de répondre, Gains. Que contenait votre serviette ?

— Eh bien ! répondit l'Américain d'un ton excédé, je vous apportais les radiographies de Miss Lu, ou plutôt celles de l'automate qui lui avait été substitué. En outre, ces documents ne se trouvaient pas dans ma poche, mais dans une serviette, vous le savez aussi bien que moi...

— Bien sûr, admit Morane, mais cette remarque de votre part prouve que vous n'êtes pas vous aussi un double à la solde de l'Ombre Jaune. À partir de maintenant, nous devrons nous méfier de tout le monde, même et surtout de nos propres amis. Ceci étant dit, parlons donc des deux disparues... Vos hommes ont-ils pu vous fournir quelques renseignements utiles à ce sujet ?

— Pas le moindre, hélas, fit Gains avec un geste de découragement. Ils n'avaient aucune raison de se méfier de moi et ne pouvaient imaginer qu'il s'agissait d'un sosie... Tout ce que je sais, c'est que les deux femmes sont montées dans une voiture dont personne n'a pu me donner ni la marque, ni le signalement...

— C'est à devenir enragé !...

— Vous avez alerté tous les services ? s'enquit Ballantine.

— Naturellement, répondit Gains d'un air maussade. Des patrouilles sillonnent la ville en tous sens. Nos indicateurs ont été mis sur les dents et de grosses récompenses promises. Malheureusement, avec l'Ombre Jaune, les mesures policières ordinaires ont toutes les chances de demeurer inopérantes. J'ai ordonné d'effectuer des perquisitions dans tous les endroits susceptibles d'abriter les deux disparues, mais je ne vous cache pas que c'est sans grand espoir d'aboutir à un résultat quelconque...

— Si vous apprenez du nouveau, recommanda Morane, ne manquez pas de nous le signaler immédiatement.

— Comptez sur moi, assura Gains en se levant. Je vous quitte à présent, car j'ai pas mal de pain sur la planche, vous devez vous en douter...

Quand leur visiteur fut sorti, Morane et Bill Continuèrent à manger en silence, sans oser échanger la moindre parole. Soudain, le timbre du téléphone résonna.

— C'est le jour des dérangements matinaux, grogna Bob. Encore une nouvelle désagréable sans doute...

Il avait décroché et aussitôt une voix féminine, manifestement déguisée, demanda :

— Est-ce vous, Bob ?

— En personne, répliqua Morane. Mais qui êtes-vous, vous-même ?

— Mon nom importe peu, fut la réponse. Ce qui compte, ce sont les renseignements que je vais vous donner... Si vous voulez obtenir des nouvelles des disparues et avoir quelque chance de les retrouver, rendez-vous au numéro 32 d'Embankment Street, dans Chinatown... Là, vous recevrez des précisions complémentaires.

— Qui me prouve qu'il ne s'agit pas d'un traquenard ? fit Morane. Je ne sais même pas avec certitude qui vous êtes...

— Peu importe, fit la voix anonyme. Il y aurait danger mortel pour moi si je me nommais... Sachez seulement que je ne suis pas une ennemie. Peut-être même m'avez-vous reconnue... Et n'oubliez pas, 32, Embankment Street, ce soir, à vingt heures... N'alertez pas la police, car un déploiement de forces alerterait vos adversaires et ferait immanquablement échouer l'entreprise...

— Un instant, jeta rapidement Morane. Au moins, dites-moi...

Il ne put achever la phrase, car déjà son interlocutrice avait raccroché. À son tour, il reposa le récepteur sur sa fourche et, rapidement, il résuma à Ballantine les paroles de sa correspondante. Ensuite, il demanda :

— Quel est ton avis, Bill ?

— Il s'agit d'un piège grossier, répondit sans hésiter l'Écossais. Et ce subterfuge ne fait pas honneur à Monsieur Ming, dont l'imagination se montre d'habitude plus fertile...

— Un piège, fit Bob rêveusement. Ce n'est pas sûr... Ma correspondante a eu beau déguiser sa voix, je crois l'avoir pourtant reconnue. Il s'agissait de Tania, j'en suis presque sûr...

— Tania Orloff, fit Bill d'une voix rêveuse, c'est possible... Le contraire l'est aussi : si Ming est capable de fabriquer à tour de bras des robots et des sosies, ce ne doit être qu'un jeu d'enfant pour lui d'imiter ou de faire imiter la voix de sa nièce...

— Je veux bien l'admettre, concéda Bob, mais tout d'abord, il faudrait qu'il soit au courant de la complicité de Tania à notre égard. Et puis, s'il avait voulu nous abuser, pourquoi la voix aurait-elle été déguisée ?

— Pour mieux nous tromper, justement, expliqua Bill avec une logique irréfutable. En déguisant la voix, Ming donnerait à l'entretien un air de mystère qui nous fait croire à l'intervention réelle de Tania. Rien ne pourrait être plus habile, à mon avis...

Bob Morane eut un violent signe de dénégation.

— Je n'en crois rien et, je te le répète, je suis à peu près certain que la voix au téléphone était celle de Tania. Tu n'ignores pas que mon petit radar personnel est infaillible... ou presque. Nous devons aller à ce rendez-vous, Bill. S'il y a un risque à courir, il faut le courir. De toute façon, le jeu en vaut la chandelle...

Le colosse haussa ses puissantes épaules.

— Ce sera comme vous voudrez, commandant. Mais, je vous le répète, nous avons toutes les chances de tomber dans un traquenard...

— Mais non, assura Bob avec un sourire. Te voilà encore une fois en train de broyer du noir... Tout ira très bien, je t'assure...

— Je voudrais vous croire, fit Bill sur un ton manquant de conviction. Enfin, les événements nous apprendront qui de nous deux avait raison...

Déjà, Morane avait déplié un plan de la ville et étudié l'itinéraire menant à Embankment Street, pendant que Bill continuait :

— Reste à savoir, commandant, si vous n'êtes pas vous aussi un robot créé par Ming. Pour me donner la preuve du contraire, vous pourriez peut-être me dire où je suis né...

— Tu es né à Édimbourg, dans l'entrepôt d'une distillerie, répondit Bob avec le plus grand sérieux, et l'Ombre Jaune elle-même ne parviendrait pas à imiter le relent de whisky que tu traînes derrière toi comme la queue d'une comète...

*

Persuadés que des créatures de Monsieur Ming espionnaient sans cesse leurs moindres faits et gestes, Bob Morane et Bill Ballantine avaient décidé de ne pas se montrer de toute la journée. Afin de ne pas courir des risques inutiles, ils s'étaient même fait servir à déjeuner dans leurs chambres...

Vers deux heures de l'après-midi, un coup de téléphone de Gains confirma les craintes au sujet de la disparition de Miss Show et de Miss Lu. Celles-ci demeuraient introuvables et tous les quartiers louches de San Francisco et, en particulier, de Chinatown avaient été ratissees en vain...

Les deux amis passèrent l'après-midi à échafauder des suppositions, sur la manière dont l'Ombre Jaune comptait plonger la ville dans la terreur, mais sans arriver à une réponse satisfaisante. À sept heures, ils mangèrent de bon appétit puis se glissèrent hors de l'hôtel par une porte de service donnant sur une rue adjacente. D'un coup d'œil, ils s'assurèrent n'avoir pas été repérés et sautèrent dans un taxi qui les déposa au cœur du quartier chinois.

Ils avaient repéré avec soin Embankment Street sur le plan de la ville et ils se dirigeaient sans trop de tâtonnements, remarquant au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du but que les passants devenaient plus rares. Les artères animées de Chinatown faisaient place à des venelles étroites bordées de sinistres taudis aux façades éteintes, tels des visages morts.

— Fait pas gai dans le quartier ! nota Bill Ballantine. Tania aurait pu choisir un autre lieu de rendez-vous... si c'était elle qui vous téléphonait bien entendu. Je n'aime pas beaucoup cette ambiance...

— Il faudra bien t'en contenter, fit Bob. Rien de mieux à t'offrir pour l'instant...

Il faisait maintenant nuit noire. La ruelle que suivaient les deux amis déboucha sur un quai désert, aux mornes eaux couleur d'encre, d'où montaient de puissants remugles de pourriture. De loin en loin, la lueur avare d'un lampadaire se noyait dans une brume naissante qui collait aux mains, s'appliquait au visage, tel un masque invisible et poisseux.

Leur progression fut soudain arrêtée par une barricade de bois barrant le chemin.

— Pas âme qui vive, souffla Bill. J'ai l'impression que toute cette portion de quartier est vouée à la pioche des démolisseurs. Ces immeubles vétustes ont un air abandonné qui ne trompe pas et je ne m'étonnerais pas si, avant un an d'ici, ils n'étaient remplacés par quelque centre commercial ultra-moderne...

Mais Morane n'écoutait pas, cherchant à s'orienter.

— Nous ne devons plus être très loin du but, chuchota-t-il en enjambant lestement la clôture. La rue de l'Embankment doit se trouver devant nous...

Tous deux s'avancèrent avec précaution à travers un vaste chantier déjà encombré par des matériaux provenant des premières démolitions. Sur un pan de mur branlant au pied envahi par la végétation folle des ruines, une plaque annonçait que l'endroit avait effectivement porté le nom d'Embankment Street. À présent, ce n'était plus qu'un fantôme de rue... Lentement, ils la remontèrent en se coulant le long de façades écaillées et lézardées. De-çà, de-là, près d'une porte, on distinguait encore un numéro.

Le 32 manquait, mais comme la maison était encadrée par deux autres portant respectivement les numéros 30 et 34, il n'y avait pas à douter.

— Nous voilà arrivés à destination, constata Morane. C'était une bâisse délabrée comme toutes les autres, mais dont la porte, relativement en bon état encore, était close. Bob Morane essaya de l'ébranler d'un coup d'épaule, mais sans y parvenir.

— Pas question d'entrer discrètement, conclut-il. Contre toute attente, cette maudite porte est fermée à clef...

— Si nous essayions de contourner la maison en passant par ses voisines, suggéra Bill. Nous trouverons bien une voie d'accès...

Les deux amis s'engagèrent parmi les décombres, escaladèrent un petit mur et se retrouvèrent bientôt derrière la bâisse qui les intéressait.

— Nous ne sommes pas plus avancés qu'avant, constata Morane. Partout, les ouvertures ont été aveuglées à l'aide de planches...

— À croire qu'il y a un trésor caché là-dedans, grommela Bill. Pourquoi prendre tant de peine pour interdire l'entrée de cette mesure décrépite ?

— Nous allons forcer une fenêtre, décida Morane. Cela fera peut-être un peu de bruit mais, après tout, il ne semble pas qu'il y ait un chat dans le quartier...

Unissant leurs efforts, ils eurent tôt fait d'arracher une des planches barrant une des fenêtres du rez-de-chaussée et ils s'introduisirent dans une pièce où régnait une odeur fade de renfermé et d'humidité qui prenait à la gorge.

— C'est bon signe, nota Morane. Si cette maison avait été aménagée en souricière, l'atmosphère nauséabonde qui y règne n'aurait pas subsisté...

Rapidement, les deux amis explorèrent le rez-de-chaussée, sans trouver autre chose que de la poussière, des toiles d'araignées et des détritus. Un escalier vermoulu les mena au premier étage.

La première pièce qu'ils visitèrent était, comme toutes les autres, dans un état de total abandon. Elle se distinguait cependant par la présence insolite d'une table boiteuse, laissée sans doute là grâce au seul fait de sa vétusté. Bob Morane avait allumé sa torche électrique. Tout de suite, il repéra une petite boîte dorée posée au centre de la table, bien en évidence.

Se penchant vers la boîte, Morane l'étudia rapidement. C'était une simple boîte en fer-blanc qu'on avait recouverte d'une peinture imitant l'or. Après une brève hésitation, le Français en souleva le couvercle, s'attendant à tout moment à ce qu'une bombe lui explosât au visage. Il n'en fut rien cependant. Au fond de la boîte luisaient de minuscules olives de métal poli, d'où s'échappait un léger grésillement, à peine audible.

— À quoi peuvent bien servir ces objets ? questionna Bill intrigué.

— Je l'ignore, avoua Bob. Regarde, il y a encore quelque chose d'autre... On dirait un de ces tampons dont se servent les plongeurs pour empêcher l'eau de pénétrer dans l'oreille interne...

Tout naturellement, Morane porta l'objet inconnu à son oreille et s'en enfonça l'extrémité arrondie dans le conduit auditif. Une voix menue, qu'il reconnut pour être celle de Tania Orloff, déclara presque aussitôt :

— Je savais que vous me feriez confiance, Bob... Gardez ce tampon à transistors enfoncé dans votre oreille, où il demeurera invisible. Il me permettra de communiquer avec vous...

— M'entendez-vous également, Tania ? interrogea le Français.

— Certainement... Votre voix me parvient à travers les os de votre crâne. Mais le temps presse... Écoutez-moi bien... Ne parlez à personne des petits appareils qui sont maintenant en votre possession. Vous, m'entendez ? À personne !

— Promis, fit Bob.

— Les deux olives qui se trouvent dans le coffret, poursuivit la voix de Tania, sont destinées l'une à Bill, l'autre à vous-même. Glissez-en une chacun dans votre poche et, pour l'amour du Ciel, ne vous en dessaisissez jamais, même la nuit. C'est très important... Bientôt peut-être, vous leur devrez la vie...

— À quoi servent-elles exactement ? demanda encore Morane.

Tania allait répondre, mais quelque chose l'en empêcha sans doute, car elle jeta sur un ton précipité :

— Impossible de vous parler davantage... Vous contacterai bientôt...

Obéissant aux instructions de leur invisible complice, Morane empocha une des deux olives et invita Bill à faire de même avec l'autre. En quelques mots, il rapporta à son ami la conversation qu'il avait eue avec Tania par le truchement du *walky-talky* miniature glissé dans son conduit auditif.

— Je suppose que ces appareils ont été inventés par Ming, conclut Bill, et que Tania nous les confie pour que nous puissions lutter contre son oncle en employant ses propres armes, ou, du moins, certaines de ses armes... Reste à savoir à quoi servent ces mystérieuses olives...

Bob Morane eut un haussement d'épaules.

— Tania n'a pas eu le temps de me fournir d'explications à ce sujet, mais nous serons sans doute bientôt renseignés. Allons, Bill, cet endroit nous a livré tous ses secrets. Filons au plus vite...

— Ce sera sans regret, commandant, approuva l'Écossais. Pour se plaire parmi ces vieilles briques et ces toiles d'araignées, il faut au moins avoir un tempérament de cloporte, et encore, le tempérament d'un cloporte guère trop pointilleux sur la question du logement...

Ils s'apprêtaient à quitter la pièce, quand la main de Bob se referma sur le poignet de Ballantine.

— Écoute !... On vient...

L'oreille tendue, ils demeurèrent un moment silencieux et, presque aussitôt, ils durent se rendre compte que le Français ne s'était pas trompé car, sous eux, les marches de l'escalier craquaient sous la pression de pas furtifs.

10

À l'écoute de ces pas qui gravissaient l'escalier sous eux, Bob Morane et Bill Ballantine étaient demeurés un instant immobiles, tous les sens braqués.

— On nous a tendu un piège, comme je l'avais pensé, murmura Ballantine.

Morane secoua la tête.

— Non, Bill, fit-il très bas lui aussi. Ce que nous avons trouvé ici le prouve. Nous avons plutôt été suivis... Essayons de filer par les toits...

Ayant mis l'arme au poing, prêts à faire feu sur quiconque tenterait de leur barrer la route, ils gagnèrent le palier. Celui-ci était encore désert mais les pas retentissaient maintenant sur la seconde volée de marches menant au premier étage. Rapidement Bob désigna les degrés conduisant à l'étage supérieur et, sur la pointe des pieds, ils se mirent tous deux à les gravir. Ils atteignirent ainsi le second étage, puis le troisième, et débouchèrent enfin dans le grenier qui n'était plus séparé de l'air libre que par un toit en dentelles dont le recouvrement, manquant en partie, laissait voir le bleu sombre de la nuit.

Là, ils prêtèrent à nouveau l'oreille. Sous eux, les pas s'étaient faits plus nombreux, plus rapides aussi. Ce n'était plus le bruit d'une montée circonspecte, mais celui d'une poursuite. Morane désigna une tabatière dont le châssis manquait.

— Filons par-là... Nous essayerons de gagner une autre maison pour fuir...

Mais, quand ils prirent pied sur le toit, ils se rendirent compte que les chéneaux étaient branlants et menaçaient à tout moment de s'écrouler sous leur poids. Quant aux revêtements, ils n'avaient plus la solidité requise pour les supporter. Pourtant, il leur fallait courir la chance. D'un côté, c'était la troupe de leurs poursuivants, qui devaient être nombreux, et de

l'autre c'était la chute mortelle... Ils préférèrent risquer la chute et continuèrent leur périlleuse progression le long des toits.

Après avoir failli à plusieurs reprises perdre, l'un et l'autre, l'équilibre, ils parvinrent à gagner la maison voisine. S'arrêtant, ils jetèrent un regard derrière eux, pour apercevoir plusieurs têtes et bustes d'hommes émergeant de la tabatière qui leur avait livré passage.

— Ils sont trop nombreux, remarqua Bill, et ils n'osent s'avancer sur les chéneaux qui risquent de céder sous leur poids...

— Profitons-en pour prendre le large, conseilla Bob.

Il désigna un tuyau d'écoulement des eaux qui, descendant le long de la façade tel un gros serpent noir, se perdait dans les ténèbres en dessous d'eux, et il continua :

— Filons par-là...

Ils avaient l'habitude de ce genre d'acrobatie, dans laquelle ils excellaient — Bill Ballantine un peu moins peut-être à cause de son poids —, et il leur fallut quelques secondes à peine pour atteindre le sol. Rapidement, ils s'orientèrent et Bob choisit la direction opposée à la rue.

— Allons par-là, dit-il. En nous perdant parmi les ruines, nous avons toutes les chances de semer nos poursuivants...

Il se trompait cependant car, à peine avaient-ils fait quelques pas, que la pénombre autour d'eux se peupla de silhouettes humaines.

— Nous sommes cernés ! fit Ballantine.

Bob devait le reconnaître, et il comprenait que son ami et lui avaient eu tort de ne compter qu'avec les hommes ayant pénétré dans la maison, alors que d'autres les attendaient en bas.

Ils étaient bien une vingtaine qui les entouraient et on voyait luire doucement leurs faces jaunes et figées, des faces qui semblaient dominées par une volonté supérieure à la leur, une volonté criminelle : celle de l'Ombre Jaune.

— Il n'y a qu'une solution, fit Bob, c'est de nous ouvrir un passage à corps de revolvers et de foncer...

Leurs adversaires se rapprochaient rapidement. Alors, tous deux ouvrirent le feu, faisant en sorte que chaque balle portât. Elles portèrent, mais sans que le résultat escompté fût obtenu

car, au lieu de s'écrouler, ceux qui étaient touchés continuaient à avancer après avoir marqué un certain temps d'arrêt.

— Des Cyborgs ! gronda Bill.

Ils comprenaient avoir affaire à ces êtres cybernétisés par la science de l'Ombre Jaune, rendus quasi invulnérables grâce à certains perfectionnements mécaniques et chimiques, des individus qui n'en étaient plus tout à fait, à mi-chemin qu'ils étaient entre le robot et l'homme. De fins réseaux de mailles métalliques d'une extrême résistance avaient été insérés sous leur peau, les rendant insensibles à l'épreuve des balles.

Et, soudain, d'un seul élan, ils bondirent sur les deux amis qui, sans s'avouer vaincus, se mirent à se défendre avec désespoir. Logiquement, ils auraient dû, en dépit de leur force et de leur courage, être écrasés sous la masse des assaillants, mais il n'en fut rien. Au contraire, ces assaillants furent bousculés au premier contact. Chaque coup porté par les deux amis balayait plusieurs hommes et eux-mêmes n'en revenaient pas de cette vigueur inexplicable qui décuplait à présent leur propre force.

Surpris par cette résistance inattendue, les Cyborgs eurent un moment d'hésitation, et Bob et Bill en profitèrent pour passer eux-mêmes à l'attaque. Au bout d'une dizaine de secondes, tous leurs assaillants gisaient sur le sol tels des pantins brisés.

Bill Ballantine regarda ses poings comme on regarde des objets étrangers.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-il. J'ai l'impression d'être soudain devenu aussi fort qu'Hercule et Antée réunis.

— Moi de même, constata Bob. Il y a là-dessous un prodige qui nous échappe. Voyons si nos dons de coureur ont subi eux aussi le même perfectionnement...

Abandonnant leurs ennemis, ils se mirent à courir à travers les ruines et, en fait, ils constatèrent que leur vitesse était de loin supérieure à tout ce qu'elle avait été par le passé car, assurément, sans même forcer, ils pulvérisaient tous les records...

Ils ne cessèrent de courir que quand ils eurent quitté le quartier en démolition. Alors, ils s'arrêtèrent et se rendirent

compte qu'ils n'avaient pas été suivis. Bill jeta vers son ami des regards ébahis et murmura :

— Ça alors !... Ça alors !...

Quelque chose leur échappait. Par quel prodige cette force dont, seuls, jouissaient les demi-dieux de la mythologie, leur était-elle venue ? Et, soudain, Morane comprit.

— Les olives de métal ! dit-il. Ce sont elles, j'en suis sûr, qui par je ne sais quelle diablerie scientifique de Ming, ont ainsi décuplé nos forces...

Tirant de sa poche le minuscule objet de métal, Ballantine le tint dans le creux de la main écoutant le léger bruissement qui s'en échappait.

— Ça alors !... répéta-t-il. Ça alors !...

Tous deux éclatèrent de rire.

— C'est bien la première fois, constata Morane avec ravissement, que le génie scientifique de l'Ombre Jaune nous sert. Ces olives doivent projeter autour d'elles un fluide, sans doute d'origine électrique et qui, communiqué à ceux qui les portent, concentre leur énergie nerveuse ou y ajoute la sienne... De toute façon, voilà une soirée bien remplie et, si nous ne savons toujours pas où se trouvent Miss Lu et Miss Show, nous avons peut-être l'espoir de le savoir bientôt, et aussi quel chemin emprunter pour pénétrer au cœur de ces jardins où selon Miss Lu, Ming a concentré la menace qui pèse sur la ville...

*

Le matin qui suivit fut assurément le plus tragique que devait connaître la cité de San Francisco. Les événements dépassèrent même en intensité dramatique ceux des heures sombres du tremblement de terre et de l'incendie de 1906.

Ce fut à l'heure où la plupart des habitants de la ville avaient quitté leur domicile pour, se répandant à travers les rues, se rendre à leur travail, que l'Ombre Jaune frappa. Une onde de force, se propageant lentement dans toutes les directions, avec Chinatown pour centre, balaya les rues de la ville, repoussant passants et véhicules vers les périphéries. Ceux qui voulaient

avancer malgré tout se heurtaient comme à un mur invisible et étaient infailliblement repoussés. Il y eut un bref instant de stupeur, puis la panique souffla et la foule hurlante se répandit à travers la ville, tentant de fuir pour échapper à cette terreur qui la dépassait. Tout en progressant lentement, le champ de force balayait tout sur son passage, renversant les véhicules, provoquant des embouteillages inextricables, des accidents sans nombre. La police et l'armée alertées, tentèrent bien de réagir mais on se rendit compte alors que beaucoup de leurs officiers avaient déserté ou s'entêtaient à lancer des ordres absurdes. Devant cette carence de l'autorité, la panique s'intensifia encore et, bientôt, de toutes les parties que n'avait pas encore atteintes le champ de force destructeur, monta une grande rumeur d'épouvante.

Ce fut au moment où cette force mystérieuse et irrésistible commençait à balayer les rues de la ville qu'une voix réveilla Bob Morane. Il se dressa sur son séant et fut surpris de n'apercevoir personne auprès de lui.

— Bob, murmura la voix, il est temps d'agir. Ming a lancé son offensive. Il est temps d'agir...

Soudain revenu à sa pleine conscience, Morane reconnut la voix : c'était celle de Tania Orloff issue du petit *walky-talky* glissé dans son oreille et qu'il avait gardé pendant son sommeil.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-il.

— L'Ombre Jaune a soudain décidé de déclencher sa grande opération de terreur, expliqua la voix de Tania. Un champ de force, issu de la machinerie dissimulée dans la cité souterraine, balaie les rues de la ville pour la vider peu à peu et rejeter la population dans les campagnes environnantes. C'est ainsi que Ming compte s'emparer de San Francisco...

Tout à fait réveillé maintenant, Morane interrogea :

— Que faut-il faire ?

— Réveillez Bill et obéissez scrupuleusement à mes ordres. N'oubliez surtout pas, en aucune circonstance, de porter sur vous les petites olives de métal que je vous ai fait parvenir...

Par la fenêtre ouverte, une rumeur montait. Bob se précipita au balcon pour voir, sous lui, la foule courant en tous sens,

fuyant on ne savait quel ennemi invisible, quelle menace qui dépassait le simple entendement humain.

Passant rapidement ses vêtements, Morane se précipita dans la chambre de Ballantine, attenante à la sienne. Il secoua son ami qui sursauta et se dressa sur son séant, pour demander d'un air courroucé :

— Que se passe-t-il ?... En voilà des façons, commandant !...

— Il est bien temps de parler de façons, coupa Morane. Ming a déclenché son attaque... Il est en train de vider la ville de ses habitants et, dans quelques heures, si nous n'intervenons pas, San Francisco sera aux mains du Shin Than, un San Francisco presque désert et où ceux qui auront échappé aux opérations et n'auront pas été repoussés hors des murs seront irrémédiablement promis au plus infamant des esclavages.

— Bien sûr, fit l'Écossais, il fallait s'attendre à ce que l'Ombre Jaune se décidât d'agir tôt ou tard... Mais qu'y pouvons-nous ? Tout cela nous dépasse à présent, et c'est aux autorités de...

— Il est probable que les autorités sont impuissantes, du moins pour le moment, trancha Bob avec impatience. Selon Tania, nous avons le pouvoir d'intervenir. Habille-toi vite, prends une arme et n'oublie surtout pas la petite olive de métal qui, hier, comme tu le disais, t'a rendu aussi fort qu'Hercule et Antée réunis...

Quelques minutes plus tard, les deux amis étaient habillés. Ils quittèrent l'hôtel, déjà presque désert car, la nouvelle s'étant vite propagée, tout le monde avait fui, et ils se retrouvèrent dans la rue, où régnait un désordre indescriptible. Alertés par de faux bruits circulant de bouche à oreille – on parlait de conflit mondial, de menace atomique sur la ville, d'un raz de marée qui déferlait à travers le Pacifique en direction des côtes américaines –, la foule courait en tous sens, insensible aux injonctions d'un service d'ordre depuis longtemps désorganisé et inefficace. Des voitures obstruaient les carrefours, brûlaient les signaux, renversaient des passants sans que personne n'y prêtât attention.

— Dirigez-vous droit vers la ville chinoise, avait recommandé la voix de Tania dès que Morane et Bill avaient quitté l'hôtel.

Bien entendu, il n'était pas question de trouver un taxi, et les deux amis furent contraints à se mettre en route à pied, tout en se dissimulant le plus possible le long des murailles afin de ne pas éveiller l'attention, car ils avançaient un peu à contre-courant de la panique.

Ils marchèrent durant une demi-heure environ, jusqu'à hauteur de Columbus Avenue. Là, ils s'arrêtèrent, frappés par un étrange spectacle. L'avenue était déserte, mais les voitures garées de chaque côté semblaient prises d'une étrange frénésie. Soulevées, se heurtant, se chevauchant, elles roulaient pêle-mêle, sur le flanc ou les roues ; par-dessus tête, refluant dans un vacarme de tôles entrechoquées, en direction des deux amis. Certaines, poussées contre les murailles, étaient comme laminées.

— Qu'est-ce que cela signifie ? interrogea Bill.

— Je ne vois qu'une explication, répondit Morane. C'est le champ de force qui, en progressant, repousse ces voitures.

— Il y a des hommes là-bas, dit Bill en désignant des silhouettes humaines dans la zone qui devait se trouver au-delà du champ de force.

Il s'agissait d'individus circulant par petits groupes et tous porteurs du même uniforme : une combinaison de tissu vert brillant et un masque de même couleur, rappelant un peu, par la forme, les masques à gaz militaires. Ils entraient dans les maisons, en ressortaient, paraissaient en un mot fort affairés.

— Qu'est-ce que ces particuliers ? fit Ballantine.

— Sans doute des hommes de l'Ombre Jaune, supposa Bob.

Tania lui fournit la réponse exacte par l'intermédiaire du *walky-talky*.

— Il s'agit de Cyborgs. Ils s'assurent des personnes qui sont demeurées derrière le champ de force...

— Toute la population n'a donc pas été balayée ? s'étonna Morane.

— Non, car l'onde n'agit pas à l'intérieur des maisons, expliqua encore Tania. Les personnes qui y sont demeurées, et elles ne sont pas bien nombreuses en ces heures de pointe, resteront prisonnières de l'Ombre Jaune. Un gaz spécial, répandu dans l'atmosphère, à l'intérieur du champ de force, les

rend momentanément passives... Pour franchir ce champ de force, il vous faudra donc vous introduire dans une maison et attendre que l'onde soit passée. Pendant quelque temps, grâce au fluide énergétique des olives qui accroît votre potentiel vital, vous résisterez aux effets du gaz. Cela ne durera pas cependant, et il vous faudra absolument vous emparer des combinaisons et des masques de deux cyborgs, qui non seulement vous protégeront contre les émanations toxiques, mais encore vous permettront de vous déguiser. Je vous ferai suivre des instructions...

Rapidement, Morane rapporta à son ami les paroles de leur guide invisible. Ensuite, comme le champ de force n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres d'eux, ils s'engouffrèrent dans le porche d'une maison, grimpèrent au premier étage et se dissimulèrent dans un placard.

Une demi-heure s'écoula, puis la voix de Tania annonça :

— L'onde est passée... Vous voilà à l'intérieur du champ de force et, dans quelques minutes, les effets du gaz se feront sentir. Grâce au fluide des olives, vous pourrez résister pendant une demi-heure environ. Entre-temps, il vous faudra vous être emparés des uniformes et des masques de deux Cyborgs... Attention, vous savez qu'ils sont à l'épreuve des balles. Il faudra vous servir de vos mains pour les mettre hors de combat... N'oubliez pas que votre force est décuplée... Usez de ce privilège pour sauver vos vies...

Ils quittèrent le placard. Bob considéra ses mains avec intérêt. Elles n'étaient ni plus musclées ni plus nerveuses.

Rien n'indiquait donc qu'une force surhumaine les habitait. Pour s'en fournir la preuve, Morane s'approcha d'une lourde rampe de fer forgé, la saisit et força : la rampe se plia comme s'il s'agissait d'un simple fil de métal.

11

Les deux amis avaient tenu un rapide conciliabule, afin de dresser un plan d'action qui aurait toutes les chances d'aboutir.

— Ce qu'il nous faut avant tout, dit Bob, c'est nous emparer de deux Cyborgs, comme nous l'a conseillé Tania, afin de prendre leurs combinaisons et leurs masques. Si le gaz nous fait perdre tous nos moyens, notre tentative sera tuée dans l'œuf...

— Reste à savoir si nous tomberons sur deux Cyborgs isolés, fit Bill. Ils ont sans doute pour mission de s'assurer si toutes les personnes demeurées à l'intérieur du champ de force ont bien subi l'influence du gaz. Quand ils apercevront deux hommes valides...

— Tu as raison, admit Morane, il ne faut pas courir ce risque... Je propose de grimper sur les toits et de passer ainsi de maison en maison le plus loin possible en direction de Chinatown. De là-haut, nous surveillerons les Cyborgs et, quand nous en apercevrons deux isolés...

— Nous leur tomberons sur le dos, compléta Ballantine et, couic, plus personne... D'accord, commandant... On y va ?

Rapidement, ils gravirent les escaliers menant à l'étage supérieur de la maison, qu'ils atteignirent sans faire de mauvaises rencontres, pour déboucher bientôt sur un toit en terrasse, d'où ils avaient vue sur la rue. Ils aperçurent bien plusieurs groupes de Cyborgs, mais toujours trop nombreux pour qu'ils pussent tenter de les attaquer.

— Passons sur le toit voisin, décida Bob, et allons ainsi le plus loin possible tout en surveillant la rue...

Ils s'avancèrent ainsi de terrasse en terrasse, tout en jetant de temps à autre un regard au-dessus du muret servant de garde-corps. Mais, toujours, les Cyborgs qu'ils apercevaient allaient par groupes de cinq ou six individus, et ils ne pouvaient songer à les attaquer.

Petit à petit cependant, l'effet du gaz imprégnant l'atmosphère commençait à se faire ressentir. Le premier, Bill Ballantine le fit remarquer en disant :

— Je ne sais ce que j'ai, commandant, mais la tête me tourne, et je me sens les jambes molles...

Bob Morane, lui, ne sentait encore rien mais il comprit cependant.

— Sans doute sont-ce là les premiers effets du gaz, dit-il. Il nous faut trouver au plus vite deux Cyborgs isolés. Sans cela...

Ils continuèrent à avancer le long des terrasses et, bientôt, Bob commença à ressentir lui aussi une certaine lassitude. Sous eux, dans la rue, les Cyborgs allaient toujours par groupes trop nombreux. Soudain, Morane désigna un point de la chaussée, presque en face de l'endroit où eux-mêmes se trouvaient. Deux Cyborgs venaient de sortir d'une maison et s'avancant à travers l'avenue, s'apprêtaient à pénétrer dans un immeuble voisin de celui sur le toit duquel les deux amis se tenaient tapis.

Au risque de se faire remarquer, Morane se pencha par-dessus le muret et aperçut les deux Cyborgs qui pénétraient dans l'immeuble voisin. Il poussa un grognement de joie.

— Avec un peu de chance, dit-il, nous pourrons les coincer avant qu'il ne soit trop tard...

Il avait repéré avec soin l'immeuble dans lequel les Cyborgs avaient pénétré et, en dépit de la faiblesse qui commençait à les gagner, Bill et lui gagnèrent le toit et s'engagèrent dans l'escalier qui, d'étage en étage, menait au rez-de-chaussée. Sous eux, ils entendirent des pas lents et lourds montant à leur rencontre.

— Ils visitent la maison, souffla Bill. Forcément, nous finirons par les croiser...

Les pas des Cyborgs se rapprochaient de plus en plus. Bob désigna un renfoncement du palier et murmura à son tour :

— Cachons-nous là... En débouchant sur le palier, ils ne pourront nous apercevoir et nous n'aurons plus qu'à leur tomber dessus sans crier gare... Espérons que nous ne serons pas trop fatigués pour faire de la bonne besogne... Heureusement, l'énergie des olives supplée à la nôtre, sinon nous aurions depuis longtemps déjà succombé aux effets du gaz...

Ils se blottirent dans l'encoignure et attendirent, se faisant aussi petits que possible. Dans l'escalier, le bruit de pas continuait à monter vers eux.

— Frappons à la nuque, recommanda tout bas Morane... C'est notre seule chance de les mettre hors de combat...

En lui-même, Bob se demandait si son ami et lui réussiraient, car ils se sentaient de plus en plus faibles, et il était probable que, déjà, leur propre énergie était remplacée uniquement par celle issue des olives de métal glissées dans leur poche.

Deux ombres se découperent sur le mur du palier, puis les Cyborgs passèrent devant les deux amis, mais sans les apercevoir, Alors, rassemblant ce qu'il leur restait de force, Morane et Bill bondirent. Le poing de l'Écossais s'abattit sur la nuque d'un des deux hommes qui s'écroula. De son côté, Bob, du tranchant de la main, avait frappé le second Cyborg à la base du crâne, mais il dut s'y reprendre à deux fois pour l'envoyer au sol. Rapidement, il se pencha et arracha le masque du Cyborg, qu'il appliqua sur son propre visage pour l'y fixer à l'aide des sangles prévues à cet usage. De son côté, Bill procédait de la même façon et, presque aussitôt, grâce sans doute au surplus d'énergie que leur insufflaient les olives de métal, ils sentirent leurs forces revenir.

— Dépouillons-les de leurs combinaisons, dit Morane à travers son masque. Ainsi, nous pourrons passer tout à fait inaperçus...

Quelques minutes plus tard, ils avaient enfilé les combinaisons par-dessus leurs vêtements. Celle de Bill le serrait bien un peu, mais ils n'étaient pas là pour faire assaut d'élégance et, ainsi déguisés, ils pouvaient maintenant circuler impunément à travers la ville chinoise.

Se servant d'embrasses de rideaux, ils ligotèrent les deux Cyborgs, les bâillonnèrent puis les bouclèrent dans un placard. Ensuite, ils gagnèrent la rue. Ils aperçurent plusieurs groupes de Cyborgs, qui ne semblaient pas leur prêter attention.

— Notre déguisement semble parfait, conclut Morane, allons-y...

Il était probable que, de loin, en se rapportant aux seules paroles échangées et aussi au bruit, Tania Orloff avait suivi les actions des deux amis, car Morane entendit sa voix murmurant à son oreille :

— À présent suivez Columbus Avenue, je continuerai à vous guider...

En essayant de marquer le plus d'indifférence possible, ils s'avancèrent le long de l'avenue, pour se rendre compte que l'Ombre Jaune avait organisé son attaque avec un soin minutieux car toute la partie de la cité qu'ils traversaient avait pris un aspect de ville conquise. Un peu partout, des Cyborgs, tous porteurs de masques et dont beaucoup étaient armés, sillonnaient les rues, un peu à la façon de soldats qui viennent de s'emparer d'une place.

Les deux amis venaient de pénétrer dans le quartier chinois, quand la voix de Tania parvint à Morane.

— Vous allez tourner dans la première rue à droite, dit-elle, puis continuer à vous laisser guider.

Ils obéirent et suivant scrupuleusement les indications de la voix, ils finirent par s'arrêter devant un grand immeuble à la façade couverte de caractères chinois peints en rouge. Le rez-de-chaussée n'était qu'un énorme porche au-dessus duquel une grande pancarte indiquait :

SHANGAÏ THEATRE

— C'est à l'intérieur de ce théâtre que s'ouvre l'une des entrées secrètes de la cité souterraine, expliqua Tania. Elle est réservée à l'Ombre Jaune et les Cyborgs ne l'empruntent pas. Pour le moment, personne ne doit se trouver à l'intérieur du théâtre et vous ne risquez pas de vous faire repérer...

Résolument, Morane et Bill s'engagèrent sous le porche. La porte menant à l'intérieur du bâtiment était fermée mais elle ne résista pas longtemps à l'irrésistible poussée des deux amis. Ceux-ci traversèrent rapidement une étroite salle des pas perdus pour pénétrer dans le théâtre lui-même, un théâtre de quelques dizaines de places à peine et à la scène minuscule.

— Montez sur la scène, recommanda Tania. Pour le reste, remettez-vous-en à moi...

Ils obéirent et, quand ils furent au centre de la scène, le plancher se mit à descendre rapidement, s'enfonçant dans une sorte de puits carré, aux parois brillantes.

La scène du *Shangaï Théâtre* n'était autre qu'un ascenseur habilement camouflé.

*

La descente avait duré d'interminables minutes, pendant lesquelles les murs défilaient à toute allure de chaque côté de la scène-ascenseur. Finalement, celle-ci ralentit progressivement, comme freinée, pour s'arrêter tout à fait. Une porte s'ouvrit automatiquement dans la paroi brillante et, dans l'oreille de Morane, la voix de Tania Orloff conseilla :

— Quittez l'ascenseur et, quand vous serez dehors, poussez sur le bouton bleu. L'ascenseur demeurera bloqué en bas et ne remontera pas automatiquement. Tantôt vous n'aurez peut-être pas le loisir d'attendre qu'il redescende...

Obéissant, les deux amis franchirent la porte et débouchèrent dans une rotonde assez vaste, aux murailles faites de cette même matière brillante, comme vitrifiée, qui paraissait d'une dureté extrême. Sans doute ces parois étaient-elles faites des déblais compressés par un procédé connu de Ming seul, et dont Miss Lu avait parlé.

Près de la porte qu'ils venaient de franchir, et qui s'était refermée sur eux, Morane avisa deux boutons, l'un rouge, l'autre bleu. Comme l'avait conseillé Tania, il poussa sur le bleu qui, quand il eut retiré son doigt, demeura quelques instants enfoncé, pour reprendre ensuite sa place.

— Voilà notre retraite assurée, fit Ballantine. Reste à savoir à présent lequel de ces couloirs nous devons suivre...

Une demi-douzaine d'étroites galeries s'amorçaient autour de la rotonde. Pourtant, Morane et Bill n'eurent pas à hésiter longtemps, car presque aussitôt Tania les renseigna :

— Prenez le couloir du centre et suivez toujours exactement mes instructions... Je vais commencer par vous permettre de libérer Miss Show et Miss Lu...

Le couloir désigné se prolongea sur une cinquantaine de mètres, puis il y eut une bifurcation et un conseil vint à Morane :

— Suivez l'embranchement de droite...

Ils obéirent à nouveau et débouchèrent dans une seconde rotonde un peu semblable à la première mais qui, elle, n'était pas déserte, car des Cyborgs, heureusement porteurs de combinaisons vertes et masqués, s'y tenaient. Ils ne prêtèrent pas attention à Morane et à son ami les prenant assurément pour deux des leurs et ils purent, suivant un conseil de Tania, s'engager dans un nouveau couloir.

— C'est au bout de ce couloir que Miss Show et Miss Lu sont retenues prisonnières, expliqua Tania. Surtout, redoublez de précautions, car cette partie des souterrains est parcourue par les hommes de l'Ombre Jaune...

Le couloir était large de cinq mètres au moins et, à tout moment, les deux amis croisaient des Cyborgs. Ils se demandaient chaque fois s'ils n'allait pas être repérés, mais il n'en fut rien, leur déguisement les rendant parfaitement méconnaissables.

À un moment, plusieurs passages très étroits vinrent déboucher dans la voie principale.

— Prenez la troisième galerie à droite, conseilla Tania. Au fond, se trouve la prison de vos deux amies... Mais prenez garde, la porte en sera gardée. Mettez les sentinelles hors de combat, aussi silencieusement et rapidement que possible, et emparez-vous de la clef accrochée au cou de l'un deux... Quand vous aurez libéré Miss Show et Miss Lu, ligotez et bâillonnez les gardiens. Que Miss Show et Miss Lu revêtent leurs combinaisons et leurs masques. Je vous ferai parvenir de nouvelles instructions...

Quand les deux amis eurent atteint la troisième galerie sur la droite, ils s'y engagèrent. Au bout de quelques mètres seulement, elle s'interrompit soudain. Une porte se découpaît là, dans la paroi, et deux Cyborgs masqués et vêtus de combinaisons vertes comme tous leurs semblables, s'y tenaient en faction. Morane et Bill s'approchèrent d'eux sans qu'ils marquassent la moindre méfiance, et ce fut sans se rendre

compte de ce qui leur arrivait qu'ils tombèrent sous les coups des deux amis, l'un frappé du tranchant de la main à la gorge par Morane, l'autre d'un vigoureux crochet de Bill au plexus solaire. En hâte, Morane s'empara de la clef suspendue au cou du Cyborg qu'il avait abattu. Il enfonça cette clef dans la serrure et la porte s'ouvrit immédiatement en s'escamotant dans la paroi, révélant un étroit cachot aux murs vitrifiés et éclairé par une seule lampe accrochée au plafond. Au fond du cachot Lucy Lu et Miss Show gisaient étendues sur des matelas en mousse de plastique. Leurs membres étaient libres et elles ne portaient aucun bâillon. Elles paraissaient en bonne santé et lucides car, quand les deux amis soulevèrent leurs masques pour se faire reconnaître, Isabelle s'exclama aussitôt :

— Bob, Bill !... Comment avez-vous fait pour parvenir jusqu'à nous ?

— Trop long à expliquer, jeta Morane. Le temps presse... Se tournant vers Ballantine, il continua :

— Occupons-nous des deux Cyborgs...

Ils les tirèrent à l'intérieur de la cellule, dont ils refermèrent la porte afin de ne pas risquer d'être aperçus de l'extérieur. Ils dépouillèrent les Cyborgs de leurs masques et de leurs combinaisons, qu'ils tendirent à Isabelle et à Lucy.

— Vous passerez cela, dit Bob. Ce déguisement vous permettra à vous aussi de circuler sans attirer l'attention...

Les deux jeunes filles obéirent. Heureusement les Cyborgs qui les gardaient étaient d'assez petite taille et les combinaisons ne flottaient pas trop autour des corps des deux jeunes filles, ou tout au moins pas assez pour éveiller l'attention.

Pendant que Miss Lu et sa compagne passaient combinaisons et masques, Morane et Bill ligotaient et bâillaient les deux Cyborgs à l'aide de liens confectionnés avec leurs ceintures et leurs vêtements de dessous déchirés en bandelettes. Quand ce travail fut achevé, Morane se redressa.

— Tant que l'on n'aura pas découvert ces deux hommes, dit-il, nous serons en sécurité. Surtout, évitons d'échanger la moindre parole à voix haute afin de ne pas nous faire repérer...

D'un œil critique, il inspecta les deux jeunes filles dont le déguisement lui parut parfait.

— Je ne crois pas que l'on puisse nous reconnaître, dit-il.

Surtout, je le recommande encore, évitons de parler car, d'après ce que j'ai pu me rendre compte, les Cyborgs font preuve d'un mutisme presque total...

» Heureusement qu'ils portent des masques, même à l'intérieur de Kowa... sinon, nous serions infailliblement reconnus...

Tania Orloff devait être à l'écoute de ses paroles, car elle renseigna aussitôt Morane en expliquant :

— Ming craint les infiltrations de gaz dans la cité souterraine. C'est pour cela que ses créatures portent des masques...

Morane ne put s'empêcher de songer que, si Ming prenait soin de la santé de ses créatures, il se souciait assez peu de celle de ses prisonnières, car dans le cas contraire elles eussent, elles aussi, été pourvues de masques. Mais Tania parlait à nouveau.

— Continuez à suivre mes instructions à la lettre, recommanda-t-elle. Je vais vous permettre de pénétrer dans les jardins de l'Ombre Jaune, où se trouve la machinerie qui déclenche le champ de force. Il vous faudra détruire cette machinerie, mais il est possible que, pour y parvenir, vous dussiez vous heurter à Monsieur Ming lui-même. Heureusement, je serai là pour vous protéger, et aussi les petites olives de métal que vous portez sur vous et qui continueront à être votre sauvegarde...

12

Après avoir abandonné derrière eux les deux Cyborgs réduits à l'impuissance, Bob Morane, Bill, Isabelle et Lucy Lu avaient quitté la cellule dont Bob avait soigneusement refermé la porte derrière eux, en emportant la clef.

— Suivez cette galerie jusqu'au couloir principal que vous traverserez pour vous enfoncer dans la galerie d'en face, conseilla Tania.

Ils obéirent et traversèrent le couloir principal, sans attirer l'attention des quelques Cyborgs qui le longeaient. Ils s'engagèrent dans le passage s'ouvrant devant eux et marchèrent durant quelques minutes. Au fur et à mesure qu'ils s'avançaient, une sorte de ronronnement ténu leur parvenait. Un ronronnement semblable à celui que Morane et Ballantine avaient perçu déjà lors d'une première visite dans Kowa. Au cours de cette première visite, ils avaient sans doute pénétré dans la vieille cité souterraine aménagée au siècle dernier sous Chinatown. À présent cependant, ils avaient l'impression d'errer dans un quartier tout à fait neuf, celui sans doute que Ming avait aménagé au cours des années précédentes...

Et soudain, le passage se ferma devant eux, se terminant en cul-de-sac. Ils s'arrêtèrent et demeurèrent indécis.

La voix de Tania Orloff parvint à Morane.

— Bill et vous, Bob, approchez-vous de la paroi du fond. Sous l'impulsion du fluide projeté par les deux olives, une porte s'ouvrira. Vous la franchirez et pénétrerez alors dans une zone interdite, où seuls l'Ombre Jaune et quelques hauts personnages du Shin Than ont accès. Quand le passage se sera refermé derrière vous, il vous faudra abandonner Miss Show et Miss Lu qui vous attendront, car elles ne sont pas protégées, elles, par les petits condensateurs d'énergie que je vous ai remis, et en continuant elles courraient les plus grands risques. Elles devront attendre votre retour...

Obéissant toujours aveuglément aux ordres de leur guide invisible, Bob et Bill s'avancèrent jusqu'au fond du cul-de-sac, jusqu'à en toucher presque la paroi qui, immédiatement, s'escamota comme par enchantement découvrant une nouvelle rotonde au fond de laquelle un seul couloir, large de plusieurs mètres, s'ouvrait.

Les deux hommes et les deux femmes pénétrèrent dans cette rotonde et, aussitôt, le passage se referma derrière eux.

— À votre retour, expliqua la voix de Tania, le passage se rouvrira de la même façon... C'est ici que vous devez laisser vos deux compagnes pour continuer en empruntant le seul couloir qui s'offre à vous... *Mais attention : en toute circonstance, il faudra vous conformer scrupuleusement à mes ordres. Il y va de votre vie...*

Sur ces derniers mots, la voix de Tania s'était haussée d'un ton et Bob comprit qu'un danger plus grand encore que ceux courus jusqu'alors les attendait, Bill et lui.

— Donnons nos revolvers à Isabelle et à Miss Lu, dit Bob à voix basse à l'adresse de Ballantine. Elles peuvent en avoir besoin. En ce qui nous concerne, la puissance des olives de métal nous protège... du moins je l'espère.

Les deux amis remirent leurs armes à leurs compagnes, en leur conseillant de demeurer là jusqu'à leur retour.

— Et si vous ne revenez pas ? interrogea Lucy Lu avec une expression d'angoisse dans la voix.

Morane haussa les épaules.

— Dans ce cas, dit-il, nous serons tous logés à la même enseigne... Si nous ne revenons pas, c'est que nous serons morts et il est probable que toutes deux vous ne tarderez pas à subir le même sort...

S'interrompant, Morane demeura un instant silencieux, puis il se secoua et reprit avec plus de force, mais sans cependant éléver exagérément le ton :

— Mais nous reviendrons...

Il frappa sur l'épaule de Ballantine et enchaîna :

— Allons-y, Bill...

Ils atteignaient l'entrée du couloir, quand un avertissement parvint à Morane.

— Surtout n'avancez pas debout, mais en rampant. Vous mettrez plus de temps pour arriver où vous devez vous rendre, mais vous y arriverez vivants. Si vous avanciez debout, vous couperiez des faisceaux d'ondes qui, aussitôt, déclenchaient des rayons mortels qui vous anéantiraient. Donc, rampez jusqu'au moment où je vous dirai de vous relever. Surtout, ne le faites sous aucun prétexte avant que je vous en aie donné le signal...

Se coulant à plat ventre, Morane et Ballantine se glissèrent dans le couloir. Ils avaient l'habitude de l'avance par reptation, mais celle-ci avait, en la circonstance, quelque chose de pénible, avec cette menace suspendue au-dessus de leurs têtes.

Des ténèbres presque totales régnait dans le couloir, sauf à sa lointaine extrémité, d'où montait une luminosité violette. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, cette luminosité se faisait plus intense. Finalement, elle baigna les murs du couloir, dont les deux amis n'avaient plus que quelques mètres à franchir. Ils les franchirent et Bob demanda à voix basse, à l'adresse de Tania :

— Pouvons-nous nous relever à présent ? La présence vint aussitôt.

— Vous pouvez vous relever et continuer à avancer...

Ils se redressèrent et firent quelques pas. Alors, un spectacle inattendu les frappa. Ils venaient de déboucher dans de vastes jardins baignant dans une lumière violente. Une lumière d'un violet cru qui semblait sourdre de la voûte, cachée elle-même par des condensations de vapeur d'eau.

À vrai dire, cela méritait autant le nom de forêt que de jardin, car les plantes y poussaient avec une luxuriance inouïe, dans un désordre total. Mais ces plantes elles-mêmes offraient un caractère insolite, car leurs feuilles, au lieu d'être vertes, étaient de couleur violette, et ni Bob ni Ballantine ne parvenaient à découvrir parmi elles une essence connue. On eût dit des plantes fabriquées de toutes pièces, en partant de bouturages et de croisements par un horticulteur dément. De cet amas végétal insolite, une odeur écœurante d'humus montait, ainsi qu'une chaleur de serre.

Les deux amis étaient demeurés ébahis devant ce nouveau prodige issu du génie créateur de Monsieur Ming.

— Les Jardins de l’Ombre Jaune ! s’était contenté de murmurer Bill Ballantine.

*

Il leur avait fallu un certain temps pour sortir de leur étonnement.

— Oui, fit Bob en écho aux paroles de son ami, les Jardins de l’Ombre Jaune... Cela vaut le coup d’œil, hein, Bill ?

— Ça on peut le dire, commandant, murmura le géant en hochant la tête. Non seulement on s’attend assez peu à voir une forêt vierge au fond d’un souterrain, mais en plus une forêt vierge violette...

— Ming a voulu refaire la nature, tenta d’expliquer Morane. Cette nature a fait des plantes à chlorophylle verte, lui en a créé des violettes. Même les essences de ces jardins sont nouvelles. Quant à la lumière, elle est également de sa création. L’Ombre Jaune a voulu repartir à zéro. Une fois encore, il a joué les démiurges... Mais ce n’est pas le moment de perdre du temps en vains bavardages... Que devons-nous faire, Tania ?

— Vous allez suivre l’allée qui s’ouvre devant vous et, comme toujours jusqu’à présent, vous conformer sans cesse à mes indications...

Morane répéta ces paroles à son compagnon. Bill Ballantine poussa un énorme soupir.

— Nous risquer là-dedans ? fit-il. Nous finirons par fondre... Une vraie fournaise...

— Enlevons nos masques, dit Bob. Je ne crois pas que nous en ayons encore besoin pour l’instant, puisque les Cyborgs n’ont pas accès ici...

Ils ôtèrent leurs masques, sous lesquels leurs visages ruissaient de sueur, et ils les fixèrent par les sangles à leurs ceintures.

— Allons-y... dit Bob.

Ils gagnèrent l’allée, qui n’était en réalité qu’une sente étroite serpentant à travers la végétation. Au fur et à mesure qu’ils

avançaient, ils avaient l'impression que le chemin se refermait derrière eux. À de nombreuses reprises, au cours d'une existence fertile en aventures, ils avaient erré, frôlé la mort même, à travers les forêts tropicales, mais jamais sans doute ils n'avaient ressenti cette impression désagréable d'être enfermés dans une étuve. Chaque goulée d'air qu'ils aspiraient était brûlante et visqueuse comme de la poix liquide. La transpiration coulait à flots sous leurs vêtements, et ils avaient la sensation d'errer à travers un énorme bain turc.

Mais, bientôt, une autre sensation, plus désagréable encore, les empoigna. Il leur semblait qu'autour d'eux les jardins se mettaient à vivre. Dénormes fleurs aux teintes de champignons véneneux s'ouvraient telles des gueules, découvrant des rangées d'épines acérées faisant immanquablement songer à des crocs. Ces gueules végétales s'avançaient, faisaient mine de mordre, puis soudain elles se retiraient, comme repoussées en arrière par une force invisible. Des lianes se déroulaient comme des tentacules, des feuilles bilobées, aux bords garnis de dents pointues, s'ouvraient comme des pièges à loup, mais elles ne se refermaient pas plus que les lianes ne saisissaient les hommes passant à leur portée.

— Toutes ces plantes, créées par le génie de Ming, sont anthropophages, expliqua Tania. Normalement, elles auraient dû vous capturer déjà, et vous n'auriez pu leur échapper, mais l'énergie issue des petits condensateurs que vous portez agit sur elles comme un répulsif... Continuez à avancer sans crainte...

Ils continuèrent donc à avancer, jusqu'à ce qu'ils atteignissent un endroit où la sente s'élargissait, jusqu'à devenir une voie large de quatre mètres environ.

Là, une nouvelle surprise attendait les deux amis. Le nouveau chemin était bordé de gigantesques statues de pierre, distantes d'un mètre à peine l'une de l'autre et qui, toutes, représentaient le même guerrier mongol, casqué et harnaché, brandissant un large sabre qui semblait prêt à s'abattre. Au bout de cette allée de géants pétrifiés, on apercevait une construction basse et carrée, d'où émanait le bourdonnement perçu précédemment.

— C'est là que doit reposer la machinerie qui commande le champ de force, supposa Morane. Nous touchons à notre but...

— Ouais, mais pour y parvenir, fit remarquer Bill Ballantine, il nous faut passer entre ces colosses de pierre, auprès desquels je me sens tout juste la taille d'un enfant... Vraiment, ces particuliers ne me disent rien qui vaille...

Pour atteindre la construction carrée, il fallait en effet passer entre les deux rangées de statues car, tout autour, la jungle des jardins se révélait impénétrable, tissant ses feuilles et ses lianes barbelées en un réseau inextricable. Tania devait avoir entendu les paroles de Bill, car elle les prévint :

— Ces statues sont articulées et, normalement, si vous passiez entre elles, leurs sabres s'abattraient sur vous et vous hacheraient. Mais, ici encore, grâce à vos condensateurs d'énergie, vous ne risquez rien, car le mécanisme qui commande les statues sera bloqué. Continuez sans crainte...

Résolument, sinon sans appréhension, Bob Morane et Bill Ballantine s'avancèrent entre les deux rangées de géants pétrifiés. Et ils eurent l'impression alors qu'une force contenue les habitait soudain, que les sabres frémissaient, prêts à s'abattre, que les yeux minéraux les fixaient avec haine.

— Ouf ! fit Bill quand ils furent arrivés au bout de l'allée. Tout le temps, je me demandais ce qui se passerait si nos condensateurs d'énergie venaient à flancher...

— Nous serions assurément morts à l'heure présente, fit Bob avec philosophie.

À travers le tissu de ses vêtements, il tâta la petite olive de métal glissée dans sa poche, et il pensa que, seul, le génie scientifique de Ming leur avait permis, à Bill et à lui, de survivre jusqu'alors.

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de la petite construction carrée, d'où le bourdonnement montait à présent avec une force accrue.

— C'est dans ce bâtiment que se trouve la génératrice du champ de force, qu'il vous faudra détruire, fit la voix de Tania. Redoublez de précaution...

Le petit bâtiment n'avait pas de porte, et il fut aisément à Bob Morane et à Bill Ballantine de pénétrer dans une pièce carrée,

de huit mètres sur huit environ, au centre de laquelle s'élevait un grand caisson de métal, d'où s'échappait le bourdonnement perçu auparavant. Sur la face du caisson, un tableau était fixé, où palpitaient une douzaine de clignotants lumineux, tour à tour jaunes et bleus.

— La génératrice, dit Morane. Comment la détruire ?

— Si nous avions emporté des explosifs ! commença Bill. Quelques charges de plastic et...

— Ce ne sera pas la peine, dit Tania par l'intermédiaire du minuscule *walky-talky*. La génératrice porte son mécanisme d'autodestruction... Il vous suffit d'appuyer à six reprises sur le bouton rouge se trouvant au centre du tableau. Vous jouirez d'un délai d'une demi-heure pour fuir, mais il vous faudra alors être loin, car le champ de force sera libéré de façon anarchique lors de l'explosion et la déflagration sera terrible. Toute cette partie de Kowa sera détruite... Agissez... Au plus vite vous aurez déclenché le mécanisme d'autodestruction, mieux cela vaudra...

Déjà, Bob s'avancait vers le tableau, visant le bouton rouge à son centre, quand un rire éclata, dominant le bourdonnement de la génératrice. De derrière le caisson, une silhouette jaillit, celle d'un homme de haute taille et vêtu d'un sobre costume de clergymen. Son visage aux traits mongoloïdes accentués, était dominé par un front haut et un crâne complètement rasé, tandis que des yeux jaunes – de vrais yeux de tigres – l'éclairaient.

13

Les bras croisés sur la poitrine, un sourire cruel découvrant les dents d'une blancheur éclatante, Monsieur Ming avait considéré longuement Bob Morane et Bill Ballantine. Dans ses yeux jaunes, il y avait un peu d'étonnement doublé d'admiration.

— Je me demande comment vous avez fait pour parvenir jusqu'ici, fit-il.

Cette phrase rassura Morane et Ballantine, car elle leur fournissait la preuve que le Mongol ignorait tout de la complicité de sa nièce.

Cependant, Ming continuait :

— Vraiment vous m'étonnez, messieurs, et je crois que je n'aurai de repos que le jour où je vous aurai éliminés...

Une expression de tristesse feinte se peignit sur les traits de l'Ombre Jaune.

— Certes, continua-t-elle, quand vous serez morts, j'éprouverai un certain regret, car la lutte que j'ai entreprise contre l'humanité n'aura plus alors le même sel... Elle me paraîtra insipide... Mais ce qui compte avant tout, c'est arriver à mes fins et il me faudra vous sacrifier.

— Vous êtes seul, Ming, fit remarquer Morane, et nous sommes deux... Deux rudes combattants, vous le savez...

— Ne suis-je pas un rude combattant moi aussi ? interrogea le Mongol.

Cela, les deux amis devaient le reconnaître. Et puis, il était probable que Ming pouvait encore leur réservier quelques-uns de ces mauvais tours dont il avait le secret. Bob n'avait que quelques pas à faire pour atteindre le tableau et le bouton rouge commandant l'autodestruction du générateur de force, mais il savait qu'avant d'avoir pu enfoncer le bouton par six fois, Ming l'en aurait empêché d'une façon ou d'une autre. Ce qu'il fallait avant tout c'était donc maîtriser l'adversaire. Les deux amis

l'avaient compris en même temps, car ce fut sans se consulter qu'ils s'avancèrent en direction du Mongol. Rapidement, celui-ci les regarda tour à tour, cherchant d'user de son extraordinaire pouvoir hypnotique. Mais, cette fois, celui-ci n'agit pas, l'énergie des condensateurs renforçant sans doute la volonté de Bob et de son compagnon.

L'Ombre Jaune n'eut pas le temps de marquer sa surprise. Déjà les deux amis avaient bondi sur lui. D'un direct au cœur, Bob frappa son ennemi, mais presque en même temps il avait lui-même le souffle coupé, car la terrible main droite de Ming – cette main postiche en acier, aussi vigoureuse et habile qu'une vraie main – l'avait touché au flanc. Il recula en haletant, tandis que Bill s'abattait à son tour sur l'Ombre Jaune. Il réussit à la ceinturer et à la soulever de terre, mais le Mongol, grâce à une contre-parade de jiu-jitsu d'une extrême subtilité, réussit à se libérer. Tout en se tenant sur la défensive, il se mit à reculer lentement à la façon d'un lutteur qui attend l'attaque de l'adversaire.

— Occupe-toi de lui, jeta Morane qui lentement reprenait son souffle.

L'Écossais se précipita sur le Mongol et les deux hommes s'affrontèrent en une lutte sauvage. Morane en profita pour se précipiter vers le tableau de commande de la génératrice et, par six fois, il pressa le bouton rouge.

La manœuvre n'avait pas échappé à Ming qui, lançant un cri de rage repoussa Bill Ballantine et réussit à se libérer. Alors, la haine inscrite sur son visage olivâtre, le Mongol se recula sans prononcer une seule parole. Avant même que Bob et Bill eussent pu intervenir, il monta sur une sorte de plateau métallique dont le pourtour était garni d'une série de tubulures.

— Vous avez ruiné mon œuvre, jeta l'Ombre Jaune, mais un jour vous me retrouverez sur votre chemin, et alors ma vengeance sera terrible...

Le Mongol tendit la main vers un petit tableau fixé à la muraille, à sa portée, et il abaissa une manette. Aussitôt, une série de faisceaux de lumière orangée monta des tubulures en tournoyant, pour entourer l'homme d'une sorte de cocon lumineux. Presque aussitôt, la forme de l'Ombre Jaune se

fondit, devint d'une fluidité extrême. Il y eut un dernier éclat de rire féroce, qui sonna comme une menace, puis Monsieur Ming disparut. Les tubulures cessèrent de lancer leurs faisceaux de clarté et, là où quelques instants plus tôt se trouvait encore un homme, il n'y avait plus personne à présent.

*

Les deux amis n'avaient pu que demeurer pétrifiés devant ce nouveau prodige.

— Que s'est-il passé ? interrogea Ballantine. Monsieur Ming s'est-il autodétruit ?...

— Quelle importance cela aurait-il ? fit Bob. Grâce à son duplicateur, il peut se reproduire à l'infini⁶...

— Ce n'est pas cela, intervint la voix de Tania, l'appareil dont l'Ombre Jaune s'est servi aujourd'hui est un transporteur de matière. À l'instant où je vous parle, il est en train de se reconstituer, atome par atome, dans un endroit qui, peut-être, se trouve à des milliers de kilomètres d'ici... Il vous faut fuir à présent, avant qu'il ne soit en mesure d'intervenir d'une façon ou d'une autre contre vous. N'oubliez pas que ni le temps, ni la distance ne comptent pour lui... Il vous reste moins d'une demi-heure avant que la génératrice n'explose...

— Et vous, Tania ? ne put s'empêcher d'interroger Morane.

— Soyez sans crainte. Je suis loin de Kowa, en un endroit où je ne cours pas le moindre risque... Fuyez de grâce... Fuyez...

Sans attendre davantage, Morane et Bill Ballantine bondirent au-dehors. En courant, ils franchirent l'allée aux statues, traversèrent les jardins, et ils allaient se précipiter dans le couloir ténébreux, quand un avertissement vint à Morane.

— Attention Bob ! Surtout ne courez pas... Il vous faut ramper, sinon ce serait la mort...

Morane accrocha son ami par l'épaule et lui fit signe de se jeter à terre. Bill comprit. Ils s'allongèrent sur le sol et se mirent à ramper aussi vite qu'il leur était possible avec, derrière eux, la menace de l'explosion qui, en détruisant les Jardins de l'Ombre

⁶ Lire : *Le retour de l'Ombre Jaune*, M. Jr n°182.

Jaune, causerait sans doute leur propre mort. Rien ne s'était cependant passé quand ils atteignirent la rotonde où Isabelle Show et Lucy Lu les attendaient. Rapidement, Morane et Bill les entraînèrent.

— Il nous faut fuir, jeta Bob. Dans peu de temps, toute cette partie de Kowa va sauter...

Tout en remettant leurs masques, Bob et l'Écossais s'approchaient de la paroi, de façon que l'énergie des petits condensateurs ouvrit à nouveau le passage. Quelques secondes plus tard, les deux hommes et leurs compagnes couraient à travers les galeries. Quand ils atteignirent le secteur où les Cyborgs avaient accès, il leur fallut ralentir pour ne pas donner l'éveil. Contraints à marcher d'un pas naturel, ils s'attendaient à tout moment à ce que les ondes destructrices de l'explosion parvinssent jusqu'à eux. Combien de temps s'était-il passé depuis que Bob Morane avait pressé par six fois le bouton rouge, là-bas dans la chambre de la génératrice ? Ils n'avaient pas pensé à contrôler depuis le début, mais il leur semblait à présent que des éternités s'étaient écoulées...

Pressant le pas, malgré eux, les quatre fuyards atteignirent la rotonde où attendait l'ascenseur. Rapidement, Morane et Bill poussèrent les deux jeunes femmes sur le plancher mobile qui, heureusement était demeuré en place. Quand la porte se referma derrière eux, le plancher se mit à monter rapidement dans son puits. Montée interminable qui, elle aussi, paraissait s'étendre à travers des siècles mais qui se termina cependant là-haut, dans la salle de spectacle du *Shangaï Théâtre*.

— Vite dehors ! hurla Morane, quand le plancher de la scène se fut immobilisé.

Ils longèrent à toute allure les rangées de sièges, débouchèrent dans le hall, se précipitèrent au-dehors et, sans se soucier des quelques Cyborgs qui, au passage, se tournaient vers eux sans comprendre, ils se mirent à courir aussi vite qu'ils le pouvaient à travers les rues...

Alors, dans une gigantesque déflagration souterraine, le sol se mit à trembler sous eux. Quelques secondes s'écoulèrent, puis le *Shangaï Théâtre* tout entier s'abîma dans une apothéose de flammes.

14

Le champ de force s'était brisé et le gaz, qui emplissait les rues de la zone conquise par Ming, s'était échappé vers le haut. Aussitôt, les premiers éléments de l'armée avaient pu pénétrer dans les quartiers qui, jusque-là, leur étaient interdits, tandis que les Cyborgs fuyaient en tous sens, sans doute pour se réfugier dans des cachettes connues d'eux seuls où, peut-être, plus tard, Ming les récupérerait s'ils échappaient aux investigations.

Afin de ne pas tromper les forces de l'ordre, Bob Morane, Bill Ballantine, Isabelle Show et Lucy Lu avaient enlevé masques et combinaisons, et ils s'avançaient vers Columbus Avenue. Ils arrêtèrent une voiture radio et demandèrent au policier qui la pilotait de lancer un message à l'adresse de Gains. Quelques minutes plus tard, des hurlements de sirènes se firent entendre, puis une voiture vint s'arrêter au bord de l'accotement. Herbert Gains en jaillit, en proie à la plus évidente des satisfactions. Il donna l'accolade à Bob Morane et à Bill Ballantine, serra les mains d'Isabelle et de Lucy.

— Je ne croyais plus vous revoir, dit-il. Que s'est-il passé exactement ?... D'après les rapports qui me sont parvenus, la terre a tremblé dans Chinatown. Il y a eu des explosions et des incendies... En même temps, les effets du champ de force se brisaient, ainsi que toute résistance de la part de l'ennemi...

— Ce serait trop long à expliquer, dit Morane. Plus tard... Sachez seulement que, dès à présent, la menace qui pesait sur San Francisco est conjurée. Ming vient de perdre une nouvelle manche dans cette prodigieuse partie d'échecs qu'il livre depuis des années à l'humanité...

Herbert Gains regardait tour à tour Morane et Ballantine, comme s'il essayait de lire en eux.

— Et je suppose que ce succès, c'est à vous que nous le devons, fit-il.

Bill éclata de rire.

— Bien sûr, Gains, fit-il, c'est à nous que vous le devez. Nous sommes allés là-bas, au fond de Kowa, prendre l'Ombre Jaune sur les genoux pour lui donner une bonne fessée et lui dire : « Petit garçon, si tu ne cesses tes plaisanteries, on se fâche pour de bon. » Et il a obéi... N'est-ce pas commandant ?

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Bien sûr, Bill... Bien sûr...

— Vous avez tort de minimiser votre action, intervint Isabelle Show. C'est à vous, et rien qu'à vous, vous le savez bien, que Miss Lu et moi devons la vie, ou tout au moins de ne pas avoir été réduites à un esclavage qui, sans doute, aurait fait de nous des créatures de Ming...

Lucy Lu prit la main de Bob et celle de Bill et elle les serra.

— Oui, mes amis, dit-elle, c'est à vous que nous devons cela...

Mais Morane ne sentait pas dans la sienne la petite main de la jeune Chinoise reconnaissante car une voix, celle de Tania, avait murmuré dans son oreille :

— Adieu Bob...

Ces paroles furent suivies d'un petit claquement qui pouvait être un bruit de baiser, mais aussi celui d'un interrupteur. La voix de Tania ne se fit plus entendre, et Bob sut qu'elle s'était définitivement tue.

Ballantine dut comprendre ce qui se passait. Il avait trop vécu avec Morane, partagé les mêmes dangers, pour ne pas saisir ses pensées sans qu'ils eussent besoin d'échanger le moindre mot. Instinctivement, les deux amis plongèrent la main dans leur poche, là où se trouvait l'olive de métal protectrice, seul souvenir de leur prodigieuse aventure. Mais, quand ils retirèrent leur main, elles ne tenaient plus que deux petites boules de cendre dure qui, rapidement, s'effritèrent sous leurs doigts...

FIN